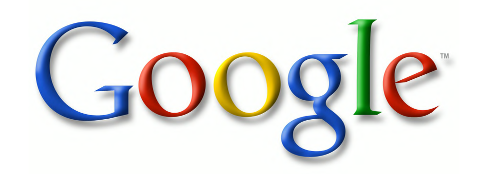
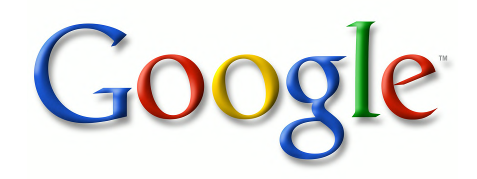






by P.-A. Gaillard

4 pts in 2 vols

09' N4/m

B C 0283

CK1 0283

by Gaillard de la Bataille

1741-43





Simpliciter tibi me, quodcumque est, dicere oportet;
Natura est. quoniam, semper aperta mihi.
Quisquis habet nummos securâ naviget aurâ:
Quod peto si dederit, quod petit accipiet. *Petro.*

A. Reinhardt fil. sc.

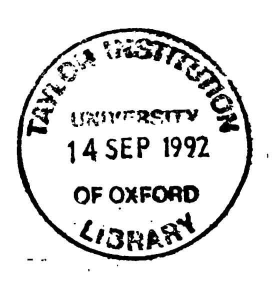
HISTOIRE
DE
MADEMOISELLE
CRONEL
DITE
FRETILLON,
Actrice de la Comédie de Roüen.

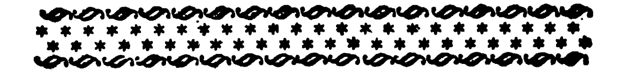
Ecrite par elle-même.

PREMIERE PARTIE.

A LA HAYE,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. XXXXI.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY



HISTOIRE DE MADEMOISELLE CRONEL, DITE FRETILLON.

PREMIERE PARTIE.

Ecrite par elle-même.



L'EXTRAVAGANTE fantaisie d'écrire m'a séduite, & déterminée à donner mon Histoire au Public. Je sens que rien n'est plus déraisonnable: que de dévoiler à tout un monde, sous des couleurs peu avantageuses (lorsqu'on se propose de ne rien déguiser) son caractére, sa conduite, & des mœurs assez corrompuës. C'est un travers, j'en conviens; mais dans le cas où je suis, un tra-

vers de plus ne tire point à conſequence, & je conſerve mon caractere en agiſſant contre la raiſon, que j'ai toujours moins conſultée que le déſir de me ſatisfaire. La demangeaiſon de rendre mes petites avantures publiques, l'emporte au-deſſus des plus ſenſées réfléxions. Que dirai-je enfin; cela me ſuffit, il faut que je me contente.

Ma naiſſance eſt ſi incertaine, que ma mere ennemie du menſonge, m'a avoüé qu'elle ne pouvoit m'aſſûrer une poſitive paternité. Mais ſi l'inclination avoit contribué à me donner le jour, je le devois à un gros Chanoine qui ſe diſoit Gentilhomme, & qui du tems qu'elle me conçût, poſſedoit ſon affection, au préjudice d'un nombre de Rivaux également favoriſés. Elle avoit encore le nom de fille lorſque je vins au monde, & je ſuis ſans doute le fruit de ſes complaiſances générales. Ma raiſon ſe dévelopant avec l'âge, je compris bientôt à quel état j'étois deſtinée. Mon imagination ſe remplit des douceurs qui y ſont attachées. Mon penchant ſe trouva d'acord avec les devoirs eſſentiels de cet état. Pour me rendre plus digne de plaire, j'ornai mon eſprit par des lectures inſtructives & amuſantes. Brantome, Allozia l'embellirent

rent de mille jolies choſes ; les Eſtampes fines qu'on y trouve, faiſoient les délices de mes yeux, & j'atendois avec impatience, l'heureux moment d'en réaliſer les figures.

Ma bonne Maman enyvrée de joïe, de me voir de ſi heureuſes diſpoſitions, forma des projets d'opulence, fondez ſur le trafic, de mes charmes naiſſans.

Enfin je parvins à cet âge qui devoit ramener l'abondance, éloignée de la maiſon depuis que ma mére ſe trouvoit dans un âge un peu avancé. Déja nous commençions à ſentir les déſagrémens de la néceſſité, lorſqu'elle me tint ce diſcours d'une maniere toute pathétique.

„ Te voilà, ma chére fille, dans l'état „ où je te ſouhaite depuis long-tems. La „ nature & mes ſoins t'ont renduë propre „ à donner de l'amour. Sans être préciſé- „ ment jolie, ta petite figure chiffonnée, „ ſoutenuë de la jeuneſſe d'un certain en- „ jouement, d'un petit badinage que je „ vois regner dans tes diſcours & dans tes „ actions, va faire naître des deſirs qu'il „ faut ménager avec art: ce ſont ces deſirs „ que tu vas inſpirer, qui doivent être le „ riche domaine qui produira les revenus „ néceſſaires à notre entretien. La foibleſſe „ de l'homme, & ſon penchant à la vo-

 lupté,

» lupté, font des fources de richeffes pour
» une fille capable de plaire : fans peine
» elle vit dans l'opulence, en partageant
» les plaifirs qu'elle procure: mais il faut
» une certaine conduite. La galanterie eft
» un art methodique, où l'on n'excelle
» jamais quand on s'écarte des regles, &
» ces regles font differentes felon les divers
» caracteres des Amans. Ce qui plait à
» l'un, fouvent répugne à l'autre. Il faut
» quelquefois affecter de la modeftie, de
» la circonfpection, & fans ôter l'efperan-
» ce, laiffer entrevoir des difficultés. Ce
» font fouvent des ennemis que les hom-
» mes aiment à combatre; il faut dans des
» circonftances paroitre plus facile à vain-
» cre, ceder à propos, & toujours attri-
» buer le facrifice, à l'excès d'un amour
» fupofé.

„ Ce fera moi, ma chere Fille, à qui
» une longue experience tient lieu d'efprit
» & de bon fens, qui te guiderai dans la
» brillante carriere que tu vas ouvrir. Je
» t'enfeignerai ces moyens fûrs d'attirer,
» d'enflamer, de conferver un Amant prêt
» à s'échaper : mais il faut que tu fois docile
» à mes confeils. Ta jeuneffe ne te permet
» point de fçavoir encore ce manége, qui
» fert à tromper les hommes les plus rufez;

manége

„ manége avec lequel on perſuade à dix
„ Adorateurs également bien traités, que
„ chacun eſt le ſeul favoriſé. Manége en-
„ fin qui nous fait employer à propos la
„ perfidie, le menſonge, le parjure, le
„ déſintereſſement affecté, les froideurs
„ ſimulées, les inconſtances apparentes,
„ pour piquer de jalouſie un Amant indo-
„ lent, qui s'endort dans la tranquilité d'une
„ paſſion heureuſe & ſatisfaite. C'eſt par
„ lui que de l'Amant, même le moins libé-
„ ral, on arrache ſans peine tantôt une
„ robe, un bijou de la porcelaine, quel-
„ ques piéces d'argenterie, un trumeau,
„ des meubles, & ſouvent de l'argent
„ comptant.

J'aſſurai ma mere qu'elle pouvoit compter ſur ma docilité; que je me conduirois uniquement par ſes avis; & que je me ſentois naturellement les heureuſes qualités néceſſaires pour acquerir ce manége convenable à la perfection de mon état.

Dès le lendemain, pour me faire connoître, elle me produiſit aux Thuileries. J'y fis mon entrée au mois de Mai vers les huit heures du ſoir. C'eſt le moment où tout ce qu'il y a d'aimable dans Paris ſe promene autour du grand Baſſin. Les ris, les jeux, les graces badinent ſur ſes bords, l'amour

 y vol-

y voltige, & voit avec plaisir les tendres effets de sa puissance, où sur un thrône de fleurs, il distribuë des chaînes que tout le monde s'empresse de recevoir: on n'y voit que des Amans heureux ou prêt à le devenir.

Les noirs chagrins, la triste jalousie plus loin sont relegués dans les sombres allées du Jardin, & ne viennent point troubler les enfans de Cithére, qui folâtrent dans ce bel endroit.

Ma mere crût que mes charmes m'attireroient dès mon arrivée une cour d'adorateurs, elle s'enyvroit d'avance de la vapeur de l'encens qu'elle pensoit qui m'aloit être offert; mais il en fût tout au contraire. A peine fus-je regardée. Ce fâcheux début la déconcerta, j'en fus troublée, & nous nous retirâmes par dépit.

J'avouerai que j'avois fait fort peu d'attention aux femmes que j'y avois rencontrées, mais pas un seul homme n'étoit échapé à mes regards. Je n'avois point senti d'impression particuliere, mais je connus que j'en aimois le Sexe en général.

Cette passion se trouva fortifiée en moi par un tempéramment assez vif, dont m'avoit fait present la nature.

Ma mere cherchoit à réparer le malheur de ma premiere sortie, aucuns moyens jusqu'-

jusqu'alors n'avoient réussi pour me procurer quelque connoissance utile. Je m'étois fait voir aux Spectacles, au Palais Royal, & il me parut que l'on y avoit assez tranquillement soutenu l'éclat de mes jeunes attraits.

J'en fus surprise, ma petite taille assez bien arrondie me paroissoit devoir attirer l'attention des jeunes gens les plus délicats, quoique je ne fisse pas voir de gorge, parce que je n'en avois point : je me croyois un air qui devoit inspirer le désir de s'en éclaircir. Brune à l'excès, j'en devois paroître plus piquante.

Malgré tant de charmes, on ne me fit aucunes de ces tendres propositions que j'aurois écoutées si volontiers, & ausquelles je me serois renduë avec tant de plaisir: cette indifference de la part de ces hommes ausquels je m'étois flâtée d'inspirer si facilement de l'amour, me plongea dans un chagrin épouventable.

La misere augmentoit dans la maison, la dépense que l'on avoit faite pour me mettre en état de paroître, & dont nous avions supposé que nous serions bien-tôt dédommagées, nous avoit mis dans le cas de manquer presque du nécessaire. D'ailleurs la petulence de mes desirs s'irritoit de plus en

 plus.

plus. J'avois déja treize ans; j'étois formée d'un ſang qui n'étoit pas tranquile à cet âge, & les adouciſſemens que j'apportois à leur violence, par un badinage ſecret, n'étoient pas ſuffiſans pour apaiſer les émotions intérieures qui m'agitoient.

Ma ſituation étoit triſte, ma mere confia nos peines à un fort honnête homme avec lequel elle avoit entretenu une certaine liaiſon d'amitié: cet honnête homme n'étoit pas riche, il ne pouvoit nous ſervir que par ſes conſeils & ſes talens; il vivoit modeſtement d'un emploi d'Intendant des plaiſirs de la jeuneſſe voluptueuſe de Paris. Cet emploi le faufiloit extremement dans le monde, & lui donnoit un libre accès chez les gens riches & de qualité. Il formoit leurs parties d'amuſement, il déſignoit les lieux propres à leurs innocentes récréations, & y faiſoit trouver les ſujets les plus capables de faire naître les délices & la joye.

Mr. l'Intendant s'intereſſa particulierement à notre ſort malheureux; il nous promis de le faire changer en peu de tems, nous fûmes d'autant plus tranquilles ſur les aſſurances de ce bon ami, que ſon emploi le mettoit à portée de nous diſpenſer les ſecours dont nous avions beſoin. Il fut dès ce moment une tierce partie, qui travailloit

de

de concert avec nous à l'établiſſement de ma fortune.

Il venoit au logis avec beaucoup d'aſſiduité, ma mere le recevoit avec attention; je le voyois avec plaiſir je m'apperçus qu'il cherchoit à me plaire: cette découverte me flata, & devinant ſes intentions, je lui facilitai les moyens de me voir tête à tête.

Il eut avec moi des façons libres & aiſées qui m'enchanterent. Le cérémonial me déplaiſoit, ſa familiarité me charma. Il s'attendrit, j'étois émuë: mes deſirs d'accord avec les ſiens ne me laiſſerent pas réfléchir ſur la conſéquence de la perte que j'allois faire, & que je croyois irreparable; enfin Monſieur l'Intendant cueillit une fleur que ma Mere deſtinoit à un Duc & Pair, ou tout au moins à un riche Financier.

En vain aurois-je voulu m'en deffendre, j'avois des paſſions mutines & trop difficiles à gouverner, ſur-tout dans une occaſion de les ſatisfaire.

Je n'étois cependant pas ſans inquiétude, j'avois perdu ce tréſor que ma Mere m'avoit dit de conſerver avec ſoin, juſqu'à ce qu'un Amant libéral me contraignit à m'en defaire, en faveur des grands avantages qu'il me feroit du côté de la fortune.

Ma bonne Maman qui n'avoit aucune con-

connoiſſance de mon avanture avec l'Intendant, aſſuroit tout Paris que je jouiſſois encore de ces prémices que les hommes ſouvent ſans ſuccès recherchent avec beaucoup d'empreſſement, mettoit en conſéquence ma petite perſonne à un prix conſidérable. Quelqu'un pouvoit être tenté d'une choſe ſi rare, je croyois que l'on n'en pouvoit impoſer aux hommes ſur cet article, & je craignois les ſuites de l'éclairciſſement.

Je communiquai ma peine à celui qui en étoit l'auteur; il rit de ma ſimplicité, & me déſabuſa de l'erreur où j'étois de penſer que ce fut un mal ſans remede.

Il m'apprit un ſecret, dont l'uſage me rendoit en apparence les graces de mon premier état.

Je fus bien charmée d'être inſtruite de cette partie eſſentielle de ma profeſſion. Quoique j'euſſe toujours eu le noble deſir d'étendre mes connoiſſances, & que je n'euſſe pas négligé des recherches dans le ſein de la nature, & de mon imagination, ceci m'étoit échapé, ma Mere avoit eu ſes raiſons pour me le cacher juſqu'alors: dans la ſuite je me livrai ſans inquiétude aux tranſports de mon cher Intendant, mais j'avois grand ſoin de faire les réparations

con-

convenables aux nouveaux dérangemens qu'il faisoit au temple caché de mes charmes secrets.

Ma Mere ne soupçonnoit point notre intelligence; elle se persuadoit que ses visites fréquentes étoient une suite de la confiance, qu'elle avoit en lui. Elle le pressoit toujours de nous donner des preuves de cette bonté généreuse qui le faisoit entrer si volontiers dans nos interêts. mais cette bonté généreuse n'avoit point ses effets, soit que l'occasion lui manquât, soit qu'il fut bien aise de me conserver encore à lui pour quelque tems sans partage, il nous faisoit les promesses les plus obligeantes sans exécution. Ma mere enfin se lassa de ce retardement, je parus moi-même mécontente, je le reçus avec froideur, & malgré les murmures du tempéramment, je suprimai mes bontés.

Il sentit la nécessité de nous abaisser par une prompte négociation. Dès le lendemain il vint nous dire qu'il avoit inspiré le desir de me voir à un riche Allemand fort neuf, & qui faisoit à Paris une figure considérable. Ma bonne Maman pensa devenir folle à ce discours.

Un Etranger riche & sans expérience, quelle fortune, me dit-elle, ma chere Fille,

si tu peux lui plaire, allons vîte, Mademoiselle, sous les armes.

Je courus à ma toilette, l'art répara les défauts de la nature, & je me rendis tout ensemble un petit laidron assez piquant. Monsieur l'Intendant fut député pour annoncer à l'Etranger qu'on le verroit avec plaisir, & fut chargé du soin de l'amener dans l'instant, depeur que quelque scéne Bachique n'éloignât cette entrevue.

Je demandai à ma Mere quel maintien je devois avoir avec l'Allemand; quel ressort il falloit monter pour le déterminer vers un amour généreux.

Je connois la Nation, me répondit-elle, j'ai voyagé dans ma jeunesse & demeuré quelques années dans une ville dont la Garnison étoit Allemande. J'ai toujours aimé la bonne compagnie, je n'en connois pas de meilleure que le militaire; je fis connoissance avec tout un Regiment, dont les Officiers venoient souvent faire chez moi de petits soupers tranquilles. Un commerce aussi étroit me fît connoître leur façon de penser; ils ont le cœur tendre: mais la résistance les rebute; ainsi ma fille quand il vous aura vue, s'il s'explique & que nous convenions, vous pourrez sans façon passer à la ratification du traité; s'il reste à sou-

per

per buvez avec aiſance, l'amour animé d'un verre de vin lui paroîtra plus charmant.

Cette leçon fut fort de mon goût, & je n'avois pour la ſuivre exactement qu'à ne pas gêner mon naturel.

J'entendis arrêter ſous ma fenêtre un Caroſſe, je regardai, je vis un équipage ſuperbe, d'où ſortoit un jeune homme bien mis, ſuivis de Mr. l'Intendant. Le Caroſſe & les Laquais furent renvoyés : enfin je les vis entrer dans mon apartement, c'étoit un grand garçon bienfait, qui paroiſſoit avoir vingt-deux ans, il nous ſalua ma Mere & moi d'un air fort honnête, & me fit un compliment que je ne compris point, j'y répondis au hazard, il feignit de m'entendre, je le fis aſſeoir près de moi, & dans la ſuite je démêlai de ſon mauvais françois des diſcours fort obligeans : ſes regards plus intelligibles que ſes paroles m'aſſuroient que ma petite figure avoit fait ſur ſon cœur une impreſſion des plus vives, ce qui m'inſpira une gayeté qui le rendit le plus amoureux des hommes. Monſieur le Baron de Méliſſe (c'eſt ainſi qu'il ſe nommoit) ne ſe connoiſſoit plus, il s'émancipoit déja juſqu'à prendre des petites libertés qui ne me déplaiſoient point. Mais ma Mere qui nous examinoit avec attention crut devoir arrêter

en s'approchant de nous, des transſports auſquels mon nouvel Amant n'étoit point encore autoriſé par une explication préciſe. L'Allemand ſoupçonna la raiſon de cette incommode ſurveillante, il lui demanda ſi pour vingt louis elle n'auroit pas la legere complaiſance de lui permettre de m'expliquer ces ſentimens tête à tête. Ma mere qui ſe pique de politeſſe répondit, en femme qui ſçait ſon monde, à l'honnêteté de ce procedé, elle prit les vingt louis, & lui faiſant beaucoup d'excuſes de ce que ſes affaires l'obligeoient de ſortir avec Monſieur l'Intendant, elle ſe retira en m'ordonnant de tenir bonne compagnie à Monſieur le Baron. Tout cela ſe traita dans les régles d'une bienſeance reciproque.

Dès que nous fûmes ſeuls ſes transſports éclaterent ſans contrainte, les Allemands n'aimant pas la réſiſtance je dûs plaire à celui-ci, puiſque ſans affecter une deffenſe hors de ſaiſon, je lui fis connoître par une ardeur égale à la ſienne, que je répondois avec plaiſir, à ſes tendres emportemens; mais par un malheur imprévû nos plaiſirs furent imparfaits.

J'avois été annoncée comme une fleur que l'on n'avoit point encore moiſſonnée, j'avois dans cette importante occaſion amplement

uſé

ufé du fecret que je tenois de l'Intendant, de peur que l'on ne s'apperçut du contraire, & la dofe fut fans doute un peu trop forte. L'inégalité des proportions devint un obftacle à la confommation de ce grand ouvrage, j'en parus cependant mille fois plus aimable au Baron, la nature eut tout l'honneur de l'artifice.

Ma Mere & fon Conducteur arriverent dans ces entrefaites, nous fûmes furpris dans ce défordre charmant, figne peu équivoque des galantes orgies que nous venions de célébrer, ou du moins de nos tendres effais. Ma Mere nous en plaifanta joliment; Monfieur l'Intendant avec un fin fourire me fit un compliment malin.

Le Baron fe propofant bien avec le tems de remporter une pleine victoire, nous fûmes tous de la plus belle humeur du monde. On fervit un fouper délicat que l'amour avoit ordonné. Le Baron but largement; je lui tint tête, nous fûmes plus d'accord dans cet éxercice bachique que celui qui l'avoit précédé; le vin l'anima, je lui trouvai beaucoup d'efprit; nous chantâmes enfuite; j'ai la voix paffable, j'accompagnai mes chanfons poliffones de geftes & de regards qui firent perdre à mon Allemand le peu de raifon que le vin lui laiffoit, il faifoit

mille extravagances, il tomboit à mes genoux, baisoit mes mains, me protestoit un amour éternel : oui charmante petite, me disoit-il, dans son baragouin, je vous aimerai toujours, je n'ai rien qui ne soit à vous, ma vie, mes biens & tout ce que je possede est en votre pouvoir, si vous répondez à l'excès de ma tendresse.

Ma Mere pensa s'évanouir de joye à ces tendres expressions. Mon adorable Seigneur, lui disoit-elle, pourroit-on ne vous pas aimer; vous répandez dans vos discours une grace qui m'enchante, j'en suis attendrie, & ma Fille sans doute est dans les mêmes sentimens. J'assurai le Baron que je me sentois pour lui l'amour le plus tendre, dont il me verroit tous les jours lui donner de plus en plus des preuves convaincantes.

Mon intention étoit de lui en donner dans l'instant même. La table m'avoit mise dans des dispositions à désirer un second tête à tête, je me flatois qu'il y réussiroit mieux qu'au premier, ou du moins qu'il y feroit quelque progrès, qui auroient quelque chose d'amusant : je pris une bougie, & sous pretexte de lui faire voir la Maison, je le priai de passer dans un autre appartement, mais le pauvre garçon se trouvoit mal; il

rendoit

rendoit avec effort le vin de Champagne qu'il avoit avalé de bonne grace, je fus outrée d'un contretems qui bleſſoit ma volupté. L'Intendent qui devinoit ce qui ſe paſſoit en moi m'en fit une plaiſanterie, que je pris mal dans la mauvaiſe humeur où j'étois, il m'offrit pour m'appaiſer de prendre la place du Baron dans la viſite des apartemens, cela m'adoucit, mais j'y voyois de l'impoſſibilité. J'imaginai cependant d'aller chercher dans ma chambre quelques eſſences que je ſuppoſai devoir ſoulager le ſobre Allemand, je me fis éclairer par Monſieur l'Intendant. Ma Mere qui ne ſoupçonnoit rien nous laiſſa partir, elle étoit occupée à tenir la tête du malade. Dès que nous fûmes dans ma chambre, nous usâmes de l'inſtant de liberté que nous avions pendant ces doux momens. Mon cher Baron ſe trouvoit plus mal, ma Mere allarmée ne me voyant point revenir crut que je ne ſçavois où j'avois mis mes eſſences, & me vint dire où elles étoient: mais elle nous trouva dans une occupation qui n'avoit rien d'interreſſant pour la ſanté du malade. Loin de chercher ces eſſences ſalutaires, nous en faiſions d'un autre genre un ample ſacrifice à l'amour. Mon petit lit ſans rideaux étoit le riche autel ſur lequel il étoit offert. Mes

yeux fermez par recueillement pendant la cérémonie, ne voyoient point ma Mere interdite ; mais enfin le sacrifice achevé, revenus à nous-mêmes, nous l'apperçumes immobile & déconcertée. Un froid silence regna quelques moments entre nous & je démêlai que l'irrégularité du coup d'œil l'avoit choquée. Malgré cela je ne pus arrêter un grand éclat de rire qui partit comme un éclair, Monsieur l'Intendant en fit de même. Je courus embrasser ma bonne Maman, elle m'aimoit, le service que nous avoit rendu mon complice par la connoissance qu'il nous avoit procurée du Baron étoit encore recent. Enfin l'avanture lui parût si comique qu'elle pensa mourir de rire à son tour & dans nos ris immoderez, nous avions oublié qu'il avoit besoin de notre secours.

Nous le rejoignimes, il parût qu'il s'étoit assez bien soulagé sans vomitif, nous le trouvâmes endormi, son équipage se fit entendre dans le moment. Je voulois qu'on le renvoyât, craignant qu'il ne fut incommodé, par le mouvement dans l'état où il étoit, ce qui me fit proposer à ma Mere de le faire mettre au lit. Je m'offris même de la veiller, bien persuadée que les vapeurs bachiques étant dissipées, il m'auroit mar-

qué sa reconnoissance de mon attention : mais ma mere qui est une femme d'ordre ne voulut par permettre qu'il couchât dans la maison. On le porta dans son carosse, M. l'Intendant l'accompagna, & j'allai dans les bras du someil me reposer des voluptueuses fatigues de cette journée. Ma mere voulut cependant le lendemain traiter dans un goût de reproche l'histoire des essences.

La conquête du Baron me rendoit fiere, je ne me sentois plus pour ses volontés la même docilité, je voulois vivre dans l'indépendance.

Je lui fermai la bouche, & lui dis d'un ton ferme, que je ne prétendois plus être gênée dans mes actions; que la vie douce & commode que j'allois lui procurer meritoit bien qu'elle me laissât joüir sans tracasserie d'une ample liberté. Qu'à cette condition nous serions amies, mais qu'autrement je sçaurois prendre mon parti.

La résolution avec laquelle je lui tins ce discours l'allarma, elle ne pouvoit plus se soûtenir par elle-même, je lui devenois nécessaire. Elle sentit qu'elle avoit à me ménager, nous fimes la paix, parce qu'elle promit de ne me plus contraindre, & de suprimer toute remontrance.

Mr. l'Intendant entra dans ce moment, elle

elle nous laissa seuls pour me prouver qu'elle vouloit exécuter de bonne foi, ce dont nous venions de convenir. Je n'aimois pas l'Intendant, j'ignorois encore ce qu'on appelle amour, mais j'adorois le plaisir, & l'interêt des sens me tenoit lieu des sentimens. Ce charmant Garçon avoit les plus jolis talens du monde pour traiter les mistéres de la volupté, il en connoissoit les plus doux rafinemens, tendre, emporté, badin, ces titrès avoient formé les nœuds qui m'attachoient à lui. Un valet de chambre de M. le Baron m'aporta, ce qu'il falloit, d'une riche étoffe pour me faire une robe, & m'annonça que son Maître ameneroit à souper deux amis de sa Nation, mais qu'il les précéderoit de quelques momens. Je reçus le present, avec reconnoissance, & lui fis dire de venir le plûtôt qu'il seroit possible. Je devinai les desseins du Baron dans l'avis qu'il me donnoit qu'il devanceroit ses amis. Je l'attendis seule dans mon appartement, il parût bien-tôt très-rétabli de l'incommodité de la veille. Je lui marquai les allarmes qu'elle m'avoit causée, il me dit que ces petits accidens n'étoient rien, quoiqu'il y fût sujet, mais qu'un peu de repos le retablissoit parfaitement. J'eus dans l'instant la preuve de sa bonne santé.

Le

Le tête à tête que je venoit d'avoir avec l'Intendant avoit été une escarmouche préparative, qui facilita au Baron la victoire complette qu'il avoit inutilement tentée le jour précedent, d'autant plus que je n'avois point fait usage du secret, afin de me trouver plus en état de conformité. Il la remporta toute entiere, & les mouvemens que je me donnai contribuerent infiniment à son triomphe.

Je le trouvai fort different de l'Intendant, mais cette difference le distingua dans mon esprit.

L'Intendant à la verité répétoit avec aisance ses tendres éxercices, il y semoit un badinage libidineux. qui touchoit infiniment, mais qui n'émoussoit pas le plaisir.

Le Baron enrichi des dons les plus extraordinaires de la nature, moins actif, mais plus solide, lent à se communiquer, ne se produisoit qu'autant que mes soins & mon agilité répondoient à ses efforts. Dans un plus petit nombre de leçons, il remplissoit tous mes desirs, il me plongeoit dans une mer de délices, où nageant long-tems & sans connoissance dans des torrens de volupté, je ne revenois à moi-même que pour m'appercevoir que je perdois pour quelque-tems la faculté de désirer un plaisir, auquel

cependant j'attachois mon vrai bonheur.

Le Baron me parût digne de tous mes ménagemens, quoique Mr. l'Intendant ne fut point à dédaigner, & je me proposai de ne rien négliger pour me les conserver l'un & l'autre.

Les Allemans & l'Intendant arriverent, nous soupâmes magnifiquement, & Bacchus ne dût point être jaloux de la solemnité de la fête, que nous venions de célébrer en l'honneur de l'amour. Pendant trois ou quatre mois, je passai des momens filés par les plaisirs, & par la volupté, tantôt dans les bras du Baron, tantôt dans ceux de l'Intendant, dont il ne s'avisa point d'être jaloux. La mutinerie de mes passions trouvoit l'occasion de s'exercer fréquemment.

La libéralité de l'Allemand faisoit régner l'opulence dans la maison : nous faisions la plus grande chere du monde; la mode présidoit à ma parure; j'étois souvent aux spectacles, je vivois enfin dans l'abondance de tout ce qui peut flater, lorsqu'un malheur que je me suscitai moi-même me fit tomber de cette brillante situation, dans le premier état d'où m'avoit tiré le Baron.

Etant au Bal de l'Opéra dans le Carnaval, le Chevalier de Foliande s'attacha à moi, me tint les discours les plus galans, & me

pressa

pressa si fort de lui accorder un rendés-vous pour le lendemain, qu'étant née bonne & peu grimaciere, je pensai qu'il y auroit de l'incivilité de refuser un jeune homme, qui me demandoit avec des graces infinies, une chose de si peu de conséquence.

Je convins avec lui que ne pouvant le recevoir chez moi, à cause d'un Amant qui pouvoit l'y surprendre, & pour lequel je devois avoir des égards, j'irois volontiers chez lui au moment qu'il m'indiqueroit.

L'heure fut prise & je me rendis dans un hôtel garni, dont il occupoit le premier apartement.

Quand j'aurois ordonné les dispositions de l'entrevuë, elle n'auroit point été mieux préparée. Je trouvai le Chevalier à son aise dans une robe de-chambre legere & de bon goût, le cabinet étoit échauffé d'un très-grand feu, il avoit un petit buffet chargé de liqueurs fines, de confitures, de biscuits & de truffes, plusieurs peintures tirées de certains originaux de Clinchetelle, décoroient ce charmant petit réduit.

Nous commençâmes une scêne fort galante, dans laquelle je trouvai dans le Chevalier presque les mêmes talens que dans le Baron, qui par le plus grand des malheurs, survint, & nous surprit dans le moment

que

que nous eſſayons une petite attitude de fantaiſie que je venois d'imaginer.

Les Allemands ne ſont pas jaloux, celui-ci cependant prit mal la choſe, il m'honora dans ſon emportement de quelques épithétes françoiſes, qui dans ſa bouche étrangere ne perdirent rien de leur énergie. Le Chevalier lui demanda qui l'autoriſoit à me traiter ainſi, & qu'il étoit étonné qu'il ignorât qu'un François ne ſouffroit pas impunément qu'on inſultât des femmes en ſa preſence, & dans ſa maiſon. Je vous ſuplie, dit-il au Baron, de ceſſer vos apoſtrophes, ou la qualité d'Ami ne m'arrêtera plus. Ah! Chevalier, réplique le colere Allemand, ſi vous trouviez votre Maîtreſſe dans une infidelité auſſi prouvée, feriez-vous plus tranquile? Je n'ai point été maître du premier mouvement, mais à préſent je la mépriſe aſſez pour ne m'en plaindre pas.

Le Chevalier vit bien que le Baron étoit l'Amant dont je lui avois parlé, ſon procédé lui parut excuſable.

Je joüois un fort vilain rôle pendant cette explication, j'alléguai de mauvaiſes excuſes que l'Allemand écoutoit d'un air froid & dédaigneux, qui me parût plus picquant que toutes les gentilleſſes qu'il venoit de me diſtribuer ſi libéralement, Ce mépris

m'outra,

m'outra, je m'emportai à mon tour. Je lui dis que tant de délicatesse lui convenoit mal, & qu'il dévoit se guérir de l'erreur de croire, que pour lui plaire, on renonceroit à toute societé; que je l'aimois à la verité, mais que je m'étois conservée intérieurement le droit d'aimer encore tout ce qui me paroîtroit aimable. Il se retira sans daigner me répondre.

Il paroîtra sans doute extraordinaire que nous ayons été surpris par le Baron, l'évenement est tout simple, le hazard seul conduisit l'avanture. Les Laquais du Chevalier avoit par négligence laissé ouvertes les portes des apartemens, qui précedoient le Cabinet où nous étions. Le Chevalier par une inatention d'étourdi n'avoit pas pris les précautions néceſſaires : l'Allemand étoit son ami (je l'ignorois) il venoit le voir sans façon, rien n'étant fermé, il parvint jusqu'à nous sans obstacle; dans le moment même que je consommois l'infidelité.

Après son départ, le Chevalier me parut très-mortifié de ce que la négligence de ses gens, & son imprudence particuliere, m'avoient attiré cette mortification, & me faisoient perdre, selon toute aparence, un Amant libéral. Je croyois qu'il s'offriroit de le remplacer, mais soit qu'il fut effrayé

par

par la dépense, qu'exige le titre d'Amant déclaré, soit que la folle complaisance que j'avois euë de venir chez lui, si volontiers, lui fit augurer qu'au premier jour il pourroit fort bien me trouver dans le Cabinet de quelque ami, comme le Baron m'avoit trouvée dans le sien, il ne me parut pas dans le goût de former un attachement suivi. Je m'en consolai dans l'esperance que l'Amour que j'avois si bien servi jusqu'alors veilleroit à mes interêts.

Nos désirs assoupis par ce contre-tems se réveillerent, & nous nous livrâmes de nouveau à tous les emportemens qu'ils nous inspirerent, après avoir pris des mesures contre une seconde interruption.

Le Chevalier en nous separant me marqua sa reconnoissance, par un present assez honnête pour un Cadet de maison.

Je retrouvai ma mere au logis inquiéte de mon absence, je lui en cachai les raisons, & qu'elles en avoit été les suites. Elle s'étonna de ce que nous n'avions plus de nouvelles du Baron (j'en étois moins surprise) l'Intendant n'ignoroit pas mon avanture, je le priai de ne lui en rien dire, desorte qu'elle attribua sa perte à son inconstance.

Elle voulut m'engager à faire quelques démarches pour le ramener, je n'en voulus point

point hazarder, ſupoſant avec raiſon qu'elles ſeroient mal reçûës : mais ſans me faire part de ſon deſſein, elle alla chez lui, pour s'éclaircir des raiſons qui le faiſoient rompre ſi bruſquement. On l'anonça, le Baron ſans paroître la fit congedier aſſez groſſierement par ſes Domeſtiques. La connoiſſance qu'il avoit de la nobleſſe des ſentimens de ma mere lui fit croire ſans doute, quoiqu'injuſtement, que ma viſite chez le Chevalier pouroit être l'effet de ſes ſecretes negociations.

Monſieur l'Intendant qui n'avoit point eu la délicateſſe ridicule de s'offenſer du partage, vivoit avec moi dans la plus étroite intelligence, j'étois toujours l'objet de ſes empreſſemens, ardent à me plaire, il adouciſſoit un peu la peine ſecrete que je reſſentois de la perte du Baron.

Le zéle de ce cher & conſtant Ami, lui faiſoit ſe donner mille peines pour me procurer quelqu'Amant utile à mon interêt, mais il m'avoua que l'Allemand avoit publié mon Hiſtoire, & que l'indiſcret Chevalier peignoit les circonſtances de mon rendez-vous avec un pinceau, qui trempé dans des couleurs de verité, barboüilloit un peu ma reputation, & m'ôtoit toute eſperance de devenir l'objet d'un attachement particulier.

„Vous

„ Vous avez encore une ressource, me „ dit-il, devenez une de ces idoles publi- „ ques, qui de tous & à toute heure reçoi- „ vent de l'encens & des offrandes. Cet „ état a ses périls, j'en conviens, les divi- „ nités de cette espece sont souvent expo- „ sées aux persécutions de la police leur en- „ nemie, qui regardant le culte qu'on leur „ rend, comme une hérésie en amour, ra- „ vage leurs Temples, en confisque les „ Ornemens, enchaîne l'Idole, & souvent „ la relegue dans un Seminaire de déïtés du „ même ordre, où vêtuë grossierement, on „ joint au dégoût qu'inspire les vils ou- „ vrages ausquels on l'employe, l'ennui „ d'un célibat forcé, & les horreurs d'une „ dure captivité.

„ Il est cependant des moyens, poursui- „ vit-il, pour échaper à sa vigilance, on „ peut entretenir une certaine intelligence „ avec ses sectateurs.

„ L'Idole peut encore changeant de Tem- „ ple: transportant ses Autels sous des noms „ differens, quoique toujours la même, „ recevoir en sureté des sacrifices, & se „ soustraire à la recherche de ses ennemis.

Je jugeai à propos de conferer avec ma mere, sur le parti délicat que M. l'Intendant m'avoit proposé: les malheurs nous rendent circon-

circonſpects. Je commençois à moraliſer. La perte que j'avois faite du Baron, pour m'être uniquement livrée aux conſeils de mes penchans, fut une experience qui me perſuada de la néceſſité d'une conduite plus reſervée: je ſentis que j'avois beſoin d'un guide expert. Ma mere dans les differentes avantures de ſa jeuneſſe, avoit puiſé une prudence d'état qui commençoit de me fraper. Je reſolus de ſuivre quelquefois ſes conſeils.

Elle rejetta la propoſition de l'Intendant. La Police la faiſoit trembler; elle avoit peut-être été une victime malheureuſe de ſa perſecution, ayant eû le malheur d'entretenir autrefois les égaremens de cette héréſie.

Je jugeai comme elle que ce parti ne me convenoit point, malgré ſes apparences ſéduiſantes, la multiplicité des adorateurs chatouilloit mon goût, & ma vanité, le nombre des offrandes flâtoit mon interêt; mais je voyois un précipice caché ſous des fleurs ſi brillantes. Il étoit rare de s'en garentir, & cette chûte me paroiſſoit cruelle. J'étois fort incertaine ſur l'état que je devois choiſir, il falloit cependant me déterminer, nous avions bien-tôt conſommé ce qui nous reſtoit des liberalités du Baron, l'argent manquoit, nous vendions les meubles, il

ne nous reſtoit presque plus que ce dont nous ne pouvions nous paſſer.

Ma mere crût que par mon aſſurance naturelle ſoutenue d'un grand fond de memoire, je ſerois un ſujet très-propre à paroître à la Cour de Thalie.

Le Théatre eſt un point d'Optique avantageux pour une Fille que la fortune a négligée, dans la capricieuſe diſtribution de ſes biens.

Plus d'une médiocre beauté voit dans ſes chaînes les puiſſances de la terre, & vit dans les bras de l'opulence, qui ſans le titre d'actrice eſſuïeroit toutes les amertumes de la miſere, & pour toujours eut été plongée dans les ombres de l'obſcurité.

Le goût bizarre des hommes pour les chimeriques Princeſſes du Théatre, eſt un fond inépuiſable de tréſors, qui ſert au luxe des Armides & des Andromaques.

Ils leur font ſouvent, par un effet des caprices du cœur, le ſacrifice d'une beauté plus parfaite, d'un objet reſpectable par un rang illuſtre, & par une délicateſſe de ſentimens rare chez Melpoméne & chez Thalie.

On voit le plus grand Héros mêler aux Mirthes groſſiers d'un amour de couliſſes, les lauriers qui le couronnent, & briguer un cœur ſouvent préoccupé d'une paſſion vio-

violente pour le comique Valere, ou que le plus indigne des favoris de Plutus, peut eſperer comme lui.

Je me flâtai que ſi je pouvois me faire recevoir à la Comédie, ma jeuneſſe & mes talens pourroient me procurer quelque Amant liberal & diſtingué, qui me rendroit l'éclat où j'avois vêcu pendant mon intrigue avec le Baron.

Ma mere employa tout ce qu'elle avoit de connoiſſances pour m'obtenir la permiſſion de débuter au Théatre Italien ce que je fis ſans doute aſſez mal, puiſqu'après la Comedie, on me conſeilla de me former quelque tems dans une Troupe de Province, où je puiſerois cet Art néceſſaire pour plaire à Paris.

Ce compliment excluſif auquel l'éxiguité de ma taille avoit un peu contribué, fut un coup de foudre, d'autant plus terrible, que mon amour propre m'avoit perſuadé que j'entraînerois les aplaudiſſemens les plus éclatans.

Me voyant ſans reſſource à Paris, je me propoſai pour entrer dans une Troupe qui devoit s'établir à Rouen, on m'y reçut, & je fus enfin enrollée ſous les étendarts de Thalie, moyennant cent piſtoles d'engagement par année. On honora ma mere d'un

emploi confiderable dans la même Compagnie, elle eût la direction d'un Bureau établi pour la diftribution des Billets de Théatre, Amphithéatre, premiere & feconde Loges, dont elle s'acquita avec beaucoup de diftinction, & peut-être de fidelité.

Ce ne fut pas fans peine que je quitai Mr. l'Intendant, & nos derniers embraffemens furent des plus tendres. Leur vivacité réciproque augmenta les regrets de fa féparation.

Nous arrivâmes en cette Capitale de la Normandie, dans une voiture des plus modeftes, choix de la néceffité.

La Ville me parut confiderable: la Seine qui coule avec majefté fous fes murs, eft couverte d'un nombre infini de Navires de toutes Nations qui viennent y trafiquer. Le Commerce, fource ordinaire de l'opulence, paroît être l'objet de l'attention particuliere de fes Habitans.

Le luxe & le fafte y regnent, prefque auffi fouverainement qu'à Paris.

Les Magiftrats & les Negocians, pour le noble ufage de leurs grands biens, jettent dans cette grande Ville un air de magnificence, qui la rend aimable à ceux mêmes, qui font accoutumés aux grandeurs, & aux délices de la Cour.

La

La Troupe réunie & aſſemblée, nous fimes l'Ouverture du Théatre. Le mérite & les talens des directrices & du Directeur, attirérent tous les ſuffrages; & firent tolerer les défauts des ſujets inférieurs dont je faiſois partie.

On a des bontés dans ce pays pour les gens de talens, & celui que j'avois de chanter paſſablement me fit deſirer dans des Maiſons reſpectables.

On ignoroit mes avantures de Paris, faute d'occaſion; je n'avois point encore bleſſé les bienſéances ordinaires: on pouvoit par conſéquent me recevoir ſans répugnance. Dans les ſoupers où je me trouvois avec des Dames diſtinguées, je me trouvois cependant un peu déconcertée; j'avouerai que juſqu'alors je n'avois jamais vû bonne Compagnie en Femme, mais mon petit art du Théâtre me tiroit d'affaire, & me tenoit lieu d'uſage du monde.

Cette façon de vivre avoit quelques agrémens; mais je la trouvois trop ſimple & trop unie: cela ne me conduiſoit à rien; mes paſſions s'irritoient par non uſage de ce qui leur étoit propre; & malgré celui que je faiſois d'un petit meuble de Fille, image groſſiére & inanimée de la réalité, je n'en pouvois appaiſer la révolte.

Je regrettois mon cher Intendant. Mon imagination l'appelloit au ſecours de mes deſirs, & ſon phantôme renouvelloit encore; mais imparfaitement, quelquefois mes anciens plaiſirs.

Ma Mere étoit peu ſatisfaite auſſi de notre ſituation; la dépenſe rouloit ſur mes apointemens; l'Amour n'avoit point encore jugé à propos d'augmenter ceux que je recevois de Thalie; il ne m'avoit procuré d'autre hommage que celui de quelques fleurettes paſſageres que j'avois reçues dans les Couliſſes.

La connoiſſance que je pris du caractére & de la façon de penſer des Normands, ne me donna pas l'eſpérance d'une brillante fortune.

A Rouen on aime le plaiſir, on y connoît l'Amour; mais les plaiſirs qu'on y goute ſont des plaiſirs raiſonnés, & l'on ne ſacrifie guéres qu'à l'Amour délicat & de ſentiment.

Sans prodiguer ſes richeſſes, on les fait ſervir aux aiſances, & aux commodités de la vie. Chacun ſe pique de tenir bonne Maiſon, de faire bonne chere, & de contribuer aux douceurs & aux amuſemens de ſa ſocieté: voilà le plaiſir de ce que l'on appelle les honnêtes-gens de la bonne compagnie.

L'in-

L'interêt assez occupé du soin d'allumer le flambeau de l'Himen, n'entre pour rien dans les libres engagemens de l'Amour; ce n'est que la politesse, la complaisance & les soins qui le font naître : on ne donne son cœur qu'à l'objet véritablement digne de plaire; & l'on ne s'aime enfin que parce que l'on se trouve aimable.

Un peuple affermi depuis long-tems dans des principes si raisonnables, est éloigné de sacrifier ses revenus aux entretiens d'une Actrice toujours interessée, & souvent infidéle; cette connoissance, dis-je, me fit perdre l'espoir de trouver quelqu'un qui voulut pour moi faire une certaine dépense.

Ma Mere dans ces réfléxions spéculatives, ne trouva d'autre moyen pour vivre plus à son aise, que d'ouvrir la Maison à tous les jeunes gens de Famille, qui pour se dédommager de la contrainte ou de la bienséance qui les retenoit dans les societés du grand monde, ne demandoient pas mieux que de pouvoir en liberté faire avec moi quelquefois de petits soupers amusans.

Dès que nous nous fûmes déclarées sur ce ton, la jeunesse abonda dans le logis, qui presque tous les soirs nous faisoit la plus grande chere du monde dont les friands débris suffisoient encore à l'honnête subsistance

du lendemain, quand il ne ſe formoit pas de nouvelle partie.

Je parus aux yeux de ſes jeunes gens mille fois plus aimable à table qu'au Théatre, leurs cœurs faciles à s'enflamer ne pûrent réſiſter à mes agacemens ; ils ſe rendirent d'autant plus volontiers, que je laiſſois entrevoir beaucoup de facilités ; leur Amour s'expliqua par des préſens, par leurs diſcours, & leur aſſiduité: mais ces timides adoleſcens, malgré les occaſions les plus favorables, n'oſoient former une entrepriſe déciſive, ce qui m'ennuyoit fort.

Un d'entr'eux un peu plus éveillé que les autres, parut cependant un ſoir aſſez animé. La préſence de ma Mere arrêtoit à peine de petits geſtes qui m'annonçoient ſes deſirs. Ma bonne Maman s'en apperçut, & connoiſſant qu'elle étoit ma mortification de l'auſtére viduité dans laquelle je vivois depuis mon départ de Paris, pour me faire plaiſir, elle nous laiſſa dans une entiere liberté.

Lorſque nous fûmes ſeuls, mon petit bonhomme ne ſe contraignit plus ; il avoit dîné en Ville, le vin de Champagne lui inſpiroit une certaine audace, qui lui fit hazarder de me donner des baiſers aſſaiſonnés, qui l'enflammoient de plus en plus. Ses mains liber-

libertines agiſſoient ſans obſtacle, leur activité portoit dans mes ſens un trouble qui me déroboit à moi-même, il alloit pouſſer l'avanture à ſa concluſion, lors qu'ému par un badinage trop prolongé, il en perdit tout d'un coup le pouvoir, par la ſubite effuſion des plus ſenſibles effets de l'amour. J'affectai de rire de cet accident, mais j'en eus un dépit ſincére, j'étois toute en feu; mon jeune Amant n'avoit plus la faculté de l'éteindre ; & comme je me trouvois dans un état à ne pouvoir attendre que ſon ardeur ſe renouvellât, ſous prétexte de changer de robe, je me retirai dans ma Chambre, où par un petit ſecours que je me procurai moi-même, je rendis à mes ſens plus de tranquilité.

Quand je fus ſeule avec lui dans la ſuite, nous paſſions diligemment à l'eſſentiel, pour éviter un pareil malheur, ſi nous nous fuſſions arrêtés au prélude. Ses timides rivaux ſoupçonnérent que je l'avois rendu heureux; ils me marquérent leurs ſentimens jaloux; je les diſſuadai facilement (ils étoient jeunes & ſans expérience) pluſieurs renouvellerent leurs ſoins & leurs préſens. Devenus enfin plus hardis par mes avances & mes familiarités, les petits téméraires éxigérent par des emportemens, la recompenſe de leur

Amour; je les traitai tous fort humainement.

L'âge n'avoit cependant point encore éteint les passions de ma Mere. Les petites caresses que je recevois quelquefois de mes Amans en sa présence, les ranimérent, elle trouva l'occasion de les satisfaire. Malgré le ravage que près de dix lustres causoient à ses charmes, l'on ne méprisa point à Roüen de vieux agrémens, que Paris nêgligeoit depuis vingt-années.

Je suis bien persuadée que l'Amour n'eut aucune part aux bontés que plusieurs Etrangers & Normands eurent pour elle; mais elle y trouvoit toujours son compte, quoiqu'elle ne dût cette bonne fortune qu'aux saillies pressantes de leur tempérammemt.

Par la bouillante vivacité du sang les jeunes gens ont des mouvemens fougueux qui demandent un prompt remede; ma Mere par une complaisance infinie se prêtoit à leur donner tous les secours dont ils avoient besoin. Je l'ai vûe souvent quitter la Comédie au signal de quelques Spectateurs enflamés d'une subite ardeur, par les objets séduisans qui s'y rencontrent, se retirer avec eux au logis qui n'en est pas éloigné, & là dans une profonde Bergére (théâtre de ses plaisirs & des miens) apaiser en eux la révolte des sens. On

On me pardonnera cette petite disgretion sur le compte de ma chere Maman; je l'aime trop pour la priver de l'honneur que ces circonstances particulieres qui la regardent, lui peuvent faire aux yeux du Public. N'est-il pas glorieux à une Femme de son âge d'avoir un peu de tems essuyé le feu des transports de dix ou douze jeunes gens, dont je n'avois pas moi-même méprisé l'attachement? J'ettendois cependant tous les jours mes conquêtes. Un de nos Comédiens jeune & d'une figure passable, me marqua l'envie d'augmenter le nombre de mes Adorateurs: il fut heureux dès qu'il parla, quoique ce fut un Amant qui n'étoit d'aucune ressource pour l'interêt, il m'étoit nécessaire puisqu'il servoit pendant les entr'actes à me desennuyer quelquefois dans ma loge.

Je suis arrivée insensiblement à la partie la plus interressante de mon Histoire.

On m'a vûe jusqu'à présent toujours dans les bras de la volupté, sans connoître le veritable amour; j'avois conservé jusqu'alors cette liberté de cœur avec laquelle on en peut goûter presque tous les plaisirs, sans en ressentir les peines: mais hélas! un seul instant me rendit l'esclave de la plus violente passion.

Un

Un jeune homme de ſeize ans, grand, bien-fait, extrêmement formé pour ſon âge, me fut préſenté par un de ſes amis & des miens, il joignoit aux graces de la plus riante jeuneſſe un teint vif & animé, de beaux cheveux noirs bouclés, avec une négligence affectée, décoroient ſa charmante figure, & ſes yeux brillans d'un ſéduiſant éclat lancérent en un inſtant dans mon cœur tous les traits de l'amour.

Cher Amant, ſi tu lis ces Mémoires tu verras que je peins avec plaiſir les charmes qui m'ont touchée.

Je ſentis à ſa vûe un trouble aimable ſe gliſſer dans mon ame. Un genre de plaiſir qui m'avoit été inconnu juſqu'alors s'empara de moi-même ; mes diſcours furent ſans ordre & ſans liaiſon pendant ſa viſite, qui me parut courte. Après ſon départ je tombai dans une ſombre mélancolie, uniquement occupée de lui ; je le cherchois avec des yeux diſtraits dans mon apartement, quoique ſûre de ne l'y pas trouver.

Un de mes premiers Amans entra dans le moment que j'étois dans cette langueur que cauſe un amour naiſſant ; il débuta par des careſſes, j'y répondis par le mouvement de la paſſion exceſſive que je ſentois déja pour l'aimable enfant qui venoit de me quit-

quitter, & que dans la ſuite je nommerai Rhidilles: mon imagination frappée cherchoit à ſe perſuader que c'étoit de lui dont je recevois des preuves de tendreſſe; cette idée me faiſoit gouter des délices inexprimables. Que ſera-ce, me diſois-je en ſecret, quand je le poſſederai véritablement!

Je l'apperçus à la Comédie le lendemain; je tâchai de lui faire lire mes ſentimens dans mes regards, & je crus voir dans ſes yeux quelque choſe d'obligeant: je me trouvai ſur ſon paſſage en ſortant du ſpectacle, il m'aborda poliment en s'informant de ma ſanté; elle eſt fort mauvaiſe, Monſieur lui répondis-je à l'oreille, vous m'avez empéchez de dormir cette nuit, vous êtes un homme bien dangereux. Que je ſuis malheureuſe de vous avoir vû! Je m'évadai après ce diſcours, & j'en atendis l'effet avec beaucoup d'impatience; il fut quelques jours ſans me venir voir, pour ſe faire déſirer davantage ſans-doute; rafinement qui lui étoit inutile; mais enfin je le vis entrer dans mon apartement avec l'air qui m'avoit enchanté; je n'avois pour lors d'autre compagnie que mon amour. Ah! vous voilà, dis-je, auſſi-tôt que je le vis paroître; que vous êtes cruel; le diſcours ſincére qui m'échapa l'autre jour méritoit-il que vous

en

en laiſſaſſiez écouler pluſieurs ſans venir ici? Vous vous faites aimer, vous ne l'ignorez pas, & vous avez la barbarie de ne pas aporter aux maux que vous cauſez les remedes convenables. Il reçut mes reproches fort galament; je ne fus pas difficile à appaiſer, il m'avoua que j'avois fait ſur lui les mêmes impreſſions qu'il avoit faites ſur moi; nous étions ſeuls, mes regards, mes diſcours, lui faiſoient connoître aſſez qu'il pouvoit tout hazarder; il vôla dans mes bras; l'amour nous couvrit de ſes aîles je perdis connoiſſance, & mon ame faillit à m'abandonner dans l'yvreſſe des plaiſirs.

Je ſentis toute la difference qu'il y avoit entre la ſatisfaction d'un deſir, qui prend ſon origine dans le tempéramment, & celle d'une paſſion qui réſide dans le cœur & déterminée vers un objet particulier: la premiere ne me parut qu'une foible image de la ſeconde. Il fut convaincu que ſeul il poſſedoit mon cœur; mais il ſoupçonna que ſes rivaux étoient d'ailleurs également bien traités, & ſa délicateſſe parut s'en offenſer.

L'excès de mon amour m'eût porté volontiers à lui en faire le ſacrifice, ſi j'euſſe pû me paſſer du ſecours que je recevois de chacun d'eux, en petits bijoux, en meubles,

meubles, en cadaux, en argent comptant. Il me faiſoit même un hommage d'un partie de la penſion qu'il recevoit de ſes parens pour ſes menus plaiſirs. Rhidilles n'eût pas été en état de me dédomager de la perte que mes intérêts auroient ſoufferts en les expulſant, & ce cher Amant allumoit trop de feu dans mon ame, pour que lui ſeul eut pût ſuffire à les éteindre.

J'ai le don des larmes, j'en répandis abondamment, en lui reprochant l'injuſtice des ſoupçons. Je le traitai de viſionnaire. Enfin je le trompai ſi bien, qu'il me crût fidéle, & nous vécûmes dans la plus tendre intelligence.

Mon bonheur étoit trop parfait pour être durable. Tel eſt le ſort de l'humanité. Elle ne peut joüir conſtament d'une félicité ſuivie. Mille évenemens imprévus en arrêtent le cours.

Mon cher Rhidilles fut obligé de faire un aſſez long voyage en Angleterre; mes pleurs ni mon amour ne purent l'arrêter; un ordre ſupérieur, auquel il ne pouvoit ſe refuſer, le força de partir.

Je regrettai l'ancienne tranquilité de mon cœur dans le tems de cette fatale abſence, & je payé bien cher à l'amour les faveurs dont il m'avoit comblée, par les tourmens

que

que je ressentis de ce cruel éloignement. Je ne trouvois d'autre plaisir que celui de donner tous les jours des preuves de ma fidelité à ce cher Amant, dans les bras de ceux qui me restoient, par l'application de mon esprit à se persuader qu'il étoit l'objet de mes transports.

Il étoit toujours présent à mon esprit, & la nuit même souvent dans un songe, l'offroit à mes desirs. Ces illusions flateuses faisoient sur mes sens de si vives impressions, qu'elles opéroient en moi les effets de la réalité.

Toute la Comédie se disposoit à partir pour Caën, les spectacles à Roüen étoient négligés; c'étoit en vain que l'on employoit mille soins pour qu'ils fussent frequentés davantage.

Quoique la jalousie régne extrêmement dans l'état Comique, je ne peut me dispenser de rendre justice aux Chefs de la troupe.

La jeune Directrice a presque déja tous les grands talens du Théâtre, & joint au mérite de son état, la conduite & les mœurs d'une Fille qui a de la naissance & de l'éducation.

Tel est l'avantage de la vertu, que le vice même lui rend hommage & la respecte.

Le

Le Directeur unit aux qualités de l'honnête-homme, celles d'un excellent Auteur, & le Poëme Dragmatique, qu'il vient de donner au Public, a prouvé l'étenduë de son génie. Des sujets si dignes d'estime & d'admiration devoient attirer l'affluence; mais au contraire par une injuste préférénce pour le jeu, ils furent abandonnés, & j'ai vû souvent les gratis composer le plus grand nombre de leurs Spectateurs.

Ces raisons déterminérent la troupe à s'établir à Caën pour quelque-tems, je fus charmée que l'on prit ce parti; je me flatai que la dissipation du voyage, qu'un séjour différent, & de nouvelles connoissances, diminueroient un peu la douleur intérieure que me causoit l'absence de Ridhilles.

Nous arrivâmes à Caën, qui me parût une Ville fort jolie, & beaucoup mieux bâtie que Rouën; mais moins considérable, & moins peuplée. L'Académie & l'Université, avec toute la jeunesse de la Province, y attire beaucoup d'Etrangers.

Les Académistes me trouverent un petit air mutin, qui leur fit naître l'envie de me proposer un assaut: j'acceptai le défi, j'étonnai mes braves Adversaires, & je soutins avec une intrépidité surprenante plusieurs bottes des plus vigoureuses.

Nous reſtâmes peu de tems à Caën, & lorſque nous retournâmes à Roüen, je trouvai que la renommée avoit déja publié mon combat contre les Académiſtes.

La vérité qu'éxige cette Hiſtoire, ne me permet pas de paſſer ſous ſilence une petite avanture qui arriva à ma Mere, peu de tems après notre retour, nul prétexte ne doit engager l'Hiſtorien à taire des faits importans.

Un jeune homme, aſſez connu par ſes richeſſes & par ſon état, lui propoſa de faire un petit voyage à Cithére, & ſe chargea de l'y conduire. Ma bonne Maman accepta la propoſition, le tems lui parut favorable ; elle leva les voiles dans le moment même, en ſe flatant d'une heureuſe navigation. Déja ſon jeune Pilote faiſoit avancer la prouë vers le port de cette Isle enchantereſſe; il ſembloit qu'il alloit traverſer rapidement le détroit qui conduit à ces rives délicieuſes, lorſque tout d'un coup il changea ſa manœuvre, il déſapareilla, & revirant ſubitement fit perdre à ma Mere toute eſpérance d'achever le voyage.

Il ſe retira, en riant de toute ſa force, & la laiſſa dans la fureur d'une femme que l'on abandonne dans de pareilles circonſtances: on rit beaucoup de ce petit évenement, dont on fût informé le jour même.

Je

Je vivois cependant toujours dans cette aridité, que nous cause l'absence de l'objet aimé, lorsque j'apris enfin que mon cher Ridhilles étoit arrivé.

Son amour n'avoit pû tenir contre une absence de quatre mois, le petit ingrat par une inconstance assez ordinaire aux gens de son âge, sembloit ne plus penser à moi. Six semaines s'étoient déja écoulées depuis son arrivée d'Angleterre, sans qu'il me fut venu voir: au désespoir de son indifference, je pris le parti de lui écrire, ma lettre étoit touchante, j'avois des raisons pour ne la pas signer; je mis simplement à la fin : *S'il vous reste des sentimens, vous devinerez qui je suis.*

Elle fit tout l'effet que je pouvois désirer, il m'en aporta lui-même la réponse: ma présence réveilla son amour, il m'en donna des marques qui me firent oublier toutes les peines que je souffrois depuis son absence.

Ma Mere ne voyoit point sans douleur l'excès de mon attachement pour lui, parce qu'il nuisoit à notre interêt.

Je ne pouvois contraindre ma flâme devant ses rivaux, qu'une préférence marquée que je lui donnois sur eux réfroidissoient extrêmement, quoique je ne leur refusasse

rien de ce qu'il m'étoit libre d'accorder : mais mon cœur qu'ils auroient souhaité, n'étoit plus en ma puissance, & plusieurs desertérent désespérant de me toucher par la préoccupation où ils me voyoient sur le compte de Ridhilles.

Cette désertion tiroit à conséquence; les cadeaux & les présens devenoient plus rares; la misére s'avançoit à grands pas, nous avions même été obligées de vendre deux billets de Lotterie, dont une Dame respectable m'avoit fait présent : cela me fit faire des réfléxions, & je me proposai de concilier par un peu de contrainte mon amour & mon interêt.

Je marquai moins d'empressement pour Ridhilles; j'attirai de nouveau ceux qui s'étoient éloignés, par tout ce que la coquetterie a de plus agaçant. Je forçai mon indifférence pour eux à se parer des dehors de la tendresse; ils en furent la dupe, ils se crurent aimés; les fêtes, les bijoux me marquerent leur reconnoissance, & quand j'étois seule avec ce cher Amant, je me dédommageois de la violence que je m'étois faite pour les tromper.

Ridhilles voulut me faire aussi quelques petites galanteries ; il me donna un étui garni en or : je l'acceptai; mais en lui protestant

teſtant que déſormais je ne recevois rien de ſa part. Je l'aimois de façon à ne vouloir pas lui devenir à charge. J'imaginai cependant une maniére de nous faire réciproquement des préſens qui nous flateroient beaucoup, & qui nous coûteroient peu ; je lui envoyai de la mouſſe, que l'on trouve ſur le bord des fontaines dans les boſquets, où ſur les montagnes de Cithére & Didalie en le priant de me donner, en échange de celle qui croît dans les jardins de Priape; tout cela ſe faiſoit ſans dépenſe.

On a prétendu qu'il n'étoit pas poſſible d'aimer véritablement deux objets dans le même tems, je ne me jetterai pas dans de longs raiſonnemens pour prouver le contraire ; mais je dirai que j'ai trouvé, dans le fond de mon cœur l'expérience de cette poſſibilité.

Ridhilles avoit un Frere aîné, arrivé depuis peu d'Eſpagne; on le nommoit Bagerria: il me vint voir, je lui trouvai du mérite, & ſans ceſſer d'aimer le Cadet avec fureur, je ſentis pour lui le même emportement. Il dut déméler dans ma façon d'agir que je ne le voyois point avec indifférence; mais ſoit qu'il fut arrêté par le ſoupçon des liaiſons particulieres que j'avois avec ſon Frere, où qu'il eut pris ailleurs

des engagemens qui ne lui permettoient pas de répondre à ma passion, il resta toujours avec moi dans les bornes d'un simple badinage qui ne servoit qu'à m'irriter.

J'avois des mesures à garder; je n'osois expliquer précisément à Bagerria les sentimens qu'il m'avoit inspiré, je craignois que les deux Freres ne se confiassent la conduite que je tiendrois avec eux: je voulois, en conservant l'un, acqnerir l'autre, persuader à chacun en particulier que de lui seul je faisois un Amant favorisé, & que je ne regardois son frere que comme un homme que j'estimois. Ce ménagement étoit difficile, mais il étoit nécessaire; leurs scrupules n'auroient pu leur tolérer le partage des mêmes faveurs.

Je cherchois des expédiens pour conduire heureusement cette intrigue délicate, lorsqu'une petite vérole, dont fut attaqué Bagerria, m'en épargna les embarras. Le pauvre Garçon resta plusieurs mois au lit & depuis sa convalescence, je ne l'ai point recu chez moi, pour des raisons que je dirai dans leur temps.

Les aproches du Carnaval animoient les plaisirs; il se passoit peu de jours où il n'y eut chez moi un grand souper avec nombreuse compagnie. J'avois un nouvel Amant,

&

& libéral, qui fixa l'abondance dans la maiſon tout le tems que j'ai pu le conſerver, il n'épargnoit rien pour me plaire; il dépenſoit ſon argent avec une aiſance & un air de ſatisfaction inimitable: cet Amant, par ces procedés nobles & généreux, eut touché la Femme de France qui eut penſé le plus délicatement: mais malgré tout l'excès de ſon mérite & de ſon amour par un caprice étonnant de mon cœur je ne ſentis rien pour lui, & ce n'eſt qu'au tempérамment, qu'il doit la complaiſance que j'eus pour ſes deſirs. Je diſſimulois cependant avec adreſſe le peu de goût qu'il m'inſpiroit; c'étoit un homme qu'il faloit ménager: les agrémens que ſa magnificence me procuroit méritoient des égards, auſſi me ſuis-je ſi parfaitement attachée à le tromper, qu'il étoit perſuadé que je l'aimois.

Ma Mere ne négligeoit rien de ſon côté de tout ce qui pouvoit flater l'interêt. Elle fut informée que deux Amans, qui ne pouvoient ſe voir facilement, cherchoient en ville un apartement ſecret; nous avions une troiſiéme petite Chambre qui nous étoit inutile, elle l'offrit de la meilleure grace du monde, ſûre qu'un ſervice de cette importance ſeroit bien récompenſé. Les Amans l'accepterent. Ma cher Maman avoit ſoin

d'y faire trouver tout ce qui convenoit pour les affaires qui les attiroient; quand le couple Amoureux étoit arrivé nous faisions un petit moment les honneurs de la maison, & les laissions jouir ensuite de la pleine liberté, après laquelle ils aspiroient.

Nous fîmes encore une heureuse découverte; ce fut celle du jeune Milord Lope qui logeoit dans mon voisinage depuis quelque tems: nous sçumes que cet Anglois avoit des lettres de crédit qui le mettoient en état de faire une belle dépense, ce qui nous fit former le projet de l'attirer au logis, en quoi je reussis par un petit stratagême fort simple.

Milord passoit souvent sous mes fenêtres (sans intention cependant) il étoit suivi d'un chien qu'il aimoit fort, dont je sçavois le nom; je l'appellois, il montoit, & par le moyen de quelques cuisses de poulet, nous fîmes bien-tôt connoissance. Après un traitement qui étoit fort de son goût, il venoit me voir fort réguliérement; je lui disois mille choses, qu'il n'entendoit cependant point parce qu'il ne sçavoit pas le François. Ennuyée enfin de ce que toutes les politesses que je faisois au chien, ne m'attiroient aucune civilité du Maître, j'enfermai le doguin, me persuadant que Milord allarmé de

de ne le plus voir, en feroit quelques recherches, & ſupoſeroit qu'il ſeroit chez moi, parce qu'il ne pouvoit ignorer qu'il y venoit très ſouvent; en effet, il le crut, & vint m'en demander des nouvelles; je le reçus d'un air fort enjoué; il me demanda ſi par hazard je n'aurois pas vû ſon chien; je lui dis qu'il y en avoit un qui s'étoit attaché à ma cuiſine, que s'il lui appartenoit je conſentois à le lui rendre; je le fis paroître; Milord fut charmé de le retrouver; il n'en fut plus queſtion.

Je ſoupçonnai que mes petites façons éveillées avoient troublé le cœur du jeune Anglois, ſon aſſiduité me le prouva dans la ſuite, & ce fut bientôt un Amant déclaré. Il en uſoit ſi généreuſement, que je crus ne pas devoir retarder ſon bonheur, dans une fête qu'il me donna à S. Paul; nous en foulâmes pluſieurs fois les gazons.

Milord s'amuſoit preſque tous les ſoirs au logis, où l'on jouoit aſſez gros jeu, un grand ſouper ſuccédoit au paſſe dix; ma Mere y perdoit rarement: on eſſuie peu les caprices d'une fortune contraire, quand on a l'attention de les corriger.

Je conſervois toujours pour mon cher Ridhilles le même excès d'amour; mais ſa famille oſa trouver mauvais qu'il eut des

liaiſons avec moi. La vanité de ma Mere en fut choquée ; elle penſoit qu'on aûroit dû nous ſçavoir obligation du ſoin que nous prenions de former le cœur & l'eſprit de la jeuneſſe ; elle lui tint en mon abſence les diſcours les plus durs, & peu à-peu le dégouta de notre ſocieté. Je voulois abſolument qu'il vînt au logis malgré elle, mais il ne voulut plus s'expoſer à ſes mauvais diſcours, qui (je ſuis forcé d'en convenir) alloient veritablement quelquefois juſqu'à l'inſolence.

A peu près dans ce tems on amena ſouper au logis une perſonne qui me parût ſinguliere. C'étoit un jeune homme qui me parût froid & ſilentieux. Je m'aperçûs qu'il m'éxaminoit avec attention, & qu'il ne répondoit qu'avec peine aux petites prévenances que je lui faiſois. Il me ſembloit même qu'il jettoit ſur les autres jeunes gens qui étoient avec nous des regards de compaſſion, comme s'il les eût blâmés de ſe livrer trop au plaiſir que leur cauſoient mes careſſes & mon badinage.

Cette façon d'agir extraordinaire m'inquiéta. Je n'avois pas encore vû d'homme de ce caractére, je l'engageai dans une converſation pour tâcher de démêler ſi ſon ſilence & ſa froideur n'étoient point un effet

du

du défaut de ſon eſprit. Mes allarmes augmentérent, lorſque par ſes diſcours, je jugeai qu'il n'en manquoit pas, & que c'étoit un homme affermi dans les principes d'une philoſophie raiſonnable, qui lui donnoit beaucoup d'éloignement, pour tout ce qui reſſentoit l'égarement du cœur & le libertinage de l'eſprit; un homme enfin qui, quoique jeune étoit revenu de l'erreur de ſe livrer aux paſſions.

Je fus bien fâchée que l'on eût introduit chez moi ce Philoſophe. Mais comme je le vis revenir pluſieurs fois à la maiſon, je me flatai que ma petite figure avoit dérangé ſa ſageſſe, & je ſçavois bon gré à mes charmes de m'avoir acquis un Amant de cette eſpece. Il fallut cependant me déſabuſer, puiſqu'après lui avoir preſenté mille occaſions d'abjurer dans mes bras l'auſterité de la philoſophie, il reſta toujours dans les termes d'une indifferente politeſſe, qui mortifioit extrêmement ma vanité.

J'en fus ſi piquée, que je me propoſai ſérieuſement de tout employer pour m'en faire aimer. Je voulu un ſoir parier avec lui, que je le rendrois amoureux avant qu'il fut un mois, il ne me répondit que par un ſouris moqueur, qu'il prit même la liberté d'aſſaiſonner de quelque dedain.

Malgré

Malgré tous mes efferts, je ne le pus séduire, & je fis enſorte de me venger par des mépris affectés de ceux qu'il avoit eût réellement pour les ſoins que je m'étois donnez pour lui plaire.

La mauvaiſe humeur que je lui marquai dans la ſuite, lorſqu'il venoit au logis ne le fit point changer de conduite. Il paroiſſoit autant inſenſible à mes bruſqueries, qu'il avoit été peu touché de mes agacemens.

J'étois cependant fort intriguée ſur les motifs de ſon aſſiduité. J'ignorois quelles raiſons l'engageoient à me venir voir, lui qui ne devoit trouver chez moi nul agrément, par la froide reception que je lui faiſois, & qui ne paroiſſoit point avoir l'intention de former une liaiſon particuliere. Je donnois la torture à mon eſprit, pour demêler quel étoit le but de ſes viſites fréquentes, lorſqu'enfin j'en fus éclaircie.

Mon Philoſophe ceſſa tout d'un coup de venir au logis, & répandit dans le monde qu'il n'avoit pretendu autre choſe dans le petit commerce qu'il avoit parû lier avec moi, que m'étudier, me connoître, & me déveloper enſüite à la jeuneſſe ſeduite, & trompée par mes careſſes, aveuglée par les aparences d'un amour ſimulé, dont par mes artifices chacun de mes Amans ſe ſupoſoit

être

être l'unique objet; il me démasqua tout au mieux.

Ses discours qui brilloient de l'éclat de la verité, firent contre moi le plus facheux effet. Mes Amans s'expliquerent ensemble, il n'eurent pas de peine à reconnoitre qu'ils avoient été ma dupe, je me vis presque abandonnée.

Ma mere étoit furieuse contre le Philosophe. Elle s'en vengea par tout ce que lui pût fournir son imagination feconde en invectives grossieres, qui lui fûrent raportées. Le Sage toujours inébranlable, charmé d'avoir arraché la jeunesse (à ce qu'il appelloit son déreglement) dédaigna d'y repondre autrement, que par le mépris.

Je fus toujours ferme pendant cet orage, je commencois à m'accoutumer aux évenemens, & mon esprit qui de plus en plus devenoit moral, sentoit que la vie n'est qu'un tissu bizarre d'accidens singuliers.

Je ne cessai point de paroître en public, quoique je m'aperçûsse bien que j'étois l'objet de ses plaisanteries.

J'allois regulierement aux Bals de la Comedie, où je me flatois de trouver mon cher Ridhilles que j'aimois encore, & que je n'avois vû depuis long-tems. Je l'y rencontrai, comme je l'avois esperé, nous

eûmes une longue converſation, par laquelle je compris que je lui étois toujours chere malgré l'impreſſion que les diſcours du Philoſophe avoient fait ſur ſon eſprit. Quand on eſt encore aveuglé par l'Amour, on a de la peine à croire coupable ce que l'on aime. Il reçût ma juſtification, quoiqu'elle dût lui paroître foible contre des preuves aſſez convaincantes qu'on lui avoit données de mes infidelités.

Un Bal brillant & bien compoſé, tel que celui de Rouen, l'eſt ordinairement dans les derniers jours du Carnaval, eſt très-capable de faire naître les deſirs dans les temperamens mêmes les plus tranquilles.

Mille objets, dont pluſieurs ſont aimables, qui joignent aux graces naturelles l'éclat de la plus brillante parûre, la douce agitation dans laquelle on ſe met par la danſe, l'enjouement qui regne dans les diſcours; la charmante liberté dont on y jouit, cet air de ſatisfaction general répanduë ſur tous les viſages, l'harmonie des inſtrumens, le badinage des Maſques, tout y ſouleve les paſſions.

Quelle ne devoit point être la vivacité des miennes, qui avec tant de cauſes à les animer, ſe trouvoient encore aiguillonnées par la preſence de l'aimable Idole de mon cœur?

Je me trouvai dans un état à souhaiter d'être seul avec mon cher Ridhilles, je lui proposai de nous échaper chez moi, & de nous dérober à ma mere, cequi n'étoit pas difficile. La bonne femme étoit pour lors occupée à examiner les Joueurs, pour emprunter, de ceux que la fortune favorisoit, quelques petits écus, qu'elle avoit bien l'intention de ne jamais rendre.

Nous nous retirâmes au plutôt. Mais je fus bien surprise de ne pas trouver la clef de mon apartement, que je croyois avoir.

Notre escalier n'est point du tout propre à l'exécution d'un projet amoureux. Je fus obligée de me contenter de mille baisers, & autres petits riens, le reste nous étant à peu près impossible par la situation des lieux, en quoi mon Amant eût pû cependant réussir, s'il eût voulu sacrifier son aisance à mes desirs, mais c'étoit un garçon, qui quoique jeune recherchoit déja ses petites commoditez en amour.

J'eus pour lui plus de complaisance je lui rendis un de ces services obligeans, qui quoique dénué de plusieurs circonstances de la realité, se termine par les mêmes effets.

Cet aimable enfant touché de mes bontés, versa par reconnoissance de ces larmes, qui se répandent avec plaisir.

Je

Je fus à Paris à la fin du Carême passer le tems de l'interruption des spectacles.

Mon Lecteur se ressouviendra d'un Intendant, qui à joué dans le commencement de mon Histoire un rôle assez distingué. Je le fis avertir de mon arrivée, il me vint voir aussi-tôt, & nous reïterâmes les exercices, dont il m'avoit donné les premiers principes. Il me trouva beaucoup d'acquis, & fut bien convaincu qu'en Province je n'avois pas demeuré dans l'oisiveté.

Un jeune homme fort aimable que j'avois connu à Rouen, m'y procura encore beaucoup d'amusemens de plus d'une espece. Aux plaisirs de la plus fine chere, nous faisions succeder des délices plus flateurs, qui ne pûrent cependant me faire oublier mon cher Ridhilles.

Après un séjour de trois semaines je revins à Rouen. J'y croyois retrouver ce cher Amant, toujours tendre, mais je n'aperçus en lui qu'indifference & que mépris.

Son Frere bien rétabli de sa petite vérole, avoit été informé par le Philosophe de tout ce qu'il avoit cru découvrir dans ma conduite. Bagerria qui n'étoit préocupé d'aucune passion sur mon compte, jugeant sainement que Ridhilles se livroit à un attachement peu honorable, lui fit faire des réfléxions

fléxions ſur toute ma façon d'agir depuis que j'étois à Rouen.

Tout cela ſe paſſoit dans mon abſence, mes yeux ne pouvoientplus combattre l'effet que les remontrances faiſoient ſur ſon eſprit. Il promit de m'oublier, & qu'il ſurmonteroit le reſte du penchant qu'il avoit encore pour moi.

Pour prouver à ſes Amis qu'il ne vouloit plus garder aucun ménagemens, il publia toutes les circonſtances de nos entretiens ſecrets. L'avanture de l'eſcalier ne fut point oubliée. Il diſtribua même cette mouſſe que je lui avois envoyée, ou que ſouvent je lui avois laiſſé cueillir; mouſſe dont je m'étois dépouillée pour lui plaire, & qui ne renaiſſoit qu'avec peine.

Les choſes étoient dans cet état, lorſque j'arrivai de Paris.

Mon amour ne pût tenir contre de ſi cruelles injures. Dans les premiers mouvemens de ma colere, Ridhilles me paroiſſoit un monſtre. Je croyois le haïr autant que je l'avois aimé. Je brulai toutes les lettres que j'avois de lui, & je ne voulus plus en entendre parler, ſes indiſcretions m'avoient rendue la fable de tous ceux dont j'étois connue. On crût ſe faire tort en me frequentant davantage, je ne vis plus perſonne.

Ma mere après avoir inutilement tenté de ramener quelques-uns de ceux qui s'étoient écartéz, écumoit de fureur & de rage, elle vomît contre eux cent horreurs, quoique nous leur eussions les plus grandes obligations. Je la blâmai de ces emportemens, je prévoyois que cela pourroit nous faire des ennemis, ce qui n'a pas manqué d'arriver. Je tremble encore tous les jours que des personnes respectables, que sans égard pour leur dignité, elle à maltraité dans ses discours, ne lui fassent infliger quelques peines disgracieuses.

Il se passoit peu de jours que nous ne reçussions quelque petite mortification de nos ennemis. Ils employoient tous les moyens qu'ils pouvoient pour nous humilier.

En dernier lieu, ils nous jouerent un tour qui me fut plus sensible que tous les autres.

On alloit voir avec plaisir un petit spectacle de Marionnettes établi près du Cours. Un jeune homme s'avisa d'informer celui qui faisoit parler Polichinelle d'une partie de mes avantures, & le pria d'en divertir le Public, desorte qu'un soir l'assemblée étant nombreuse, Polichinel qui se supposoit un de mes Amants, adressa à une Marionnette femel-

femelle, à qui on avoit la bonté de prêter mon nom, tous les reproches que méritoient mes infidelités. L'hiſtoire de l'eſcalier, & la nuit du Bal fut traitée fort au long. On penſe aiſément le favorable effet que cela fit pour moi, & combien cette ſcene amuſa les ſpectateurs à mes dépens. J'en fus informée dès le lendemain, j'en penſai mourir de dépit & de douleur.

Rhidilles fâché du tort qu'il m'avoit fait dans le monde par ſes indiſcretions, m'écrivit une lettre touchante. Il me demandoit pardon de ſes torts. Il s'excuſoit ſur ce que l'on avoit profité de mon abſence pour l'obſeder, & lui perſuader tout ce que l'on avoit voulut contre moi: *Je ſuis coupable*, me diſoit-il, *mais votre haine me punit trop cruellement de mon crime, ne m'aimez plus j'y conſens; mais du moins ne me haiſſez pas.*

Expreſſions mitigées, dans leſquelles je crus voir encore un peu d'amour.

Malgré tous ſes procedés, je me ſentis émue à la lecture de ſa lettre. Je m'aperçus que l'ingrat n'étoit encore que trop puiſſant dans mon cœur. La vanité cependant me fit étouffer les tendres mouvemens qui s'élevoient dans mon ame. Je ne voulus pas ceder ſi-tôt aux premieres marques de ſon repentir. Je jettai la lettre dans le feu

en preſence du Porteur, lui diſant que c'étoit-là ma réponſe.

Quoique Milord Loge ne vint plus au logis, je ne déſeſperois pas de ne le point voir rentrer dans mes chaînes. Le hazard nous faiſoit ſouvent trouver enſemble au Caffé de la Comedie: je l'agaçois toujours, & il me faiſoit mille petites politeſſes, qui ne me laiſſoient preſque plus lieu de douter qu'inceſſament il ne reprit ſes fers, malgré toutes les impreſſions qu'il avoit reçûes contre moi.

Je l'avois amené au point de renouer comme auparavant, & preſque diſpoſé à me faire preſent d'une robe & de ſa montre, lorſque par malheur ſon pere informé de notre intrigue, lui écrivit une lettre foudroyante, & le menaçoit d'une punition ſévére, s'il apprenoit qu'il continua de me voir. Milord fut obligé par raiſon de vaincre le penchant, où ſon cœur ſe livroit de nouveau. Depuis ce tems je l'ai perdu ſans eſperance. Il vient même de donner des preuves du dêgagement de ſon cœur en mettant en piéces & jettant par la fenêtre à mes yeux une garniture de nœuds pour une veſte, dont je lui avois fait preſent, & que j'avois travaillée moi-même.

Il

Il faut que je découvre ici toute la foiblesse de mon cœur pour Rhidilles. Le tems avoit diminué mon ressentiment, sans détruire mon amour. Il ne me paroissoit plus si coupable. Il est vrai qu'il étoit indiscret, mais j'étois infidele, & mes infidelités étoient repetées & multipliées : si j'avois des raisons pour lui faire des reproches, il étoit en droit de m'en accabler. Enfin je fis taire la gloire qui me défendoit de revoir un Amant qui m'avoit outragée, & je n'écoutai plus que ma tendresse.

Je ne doutois pas que puisqu'il m'avoit écrit, ma vuë au Théâtre n'eut reveillé l'amour assoupi dans son cœur, & que sa flâme renaissante avoit au moins autant dicté sa lettre, que le repentir du tort qu'il m'avoit fait dans le Public.

Je ne pensai plus qu'aux moyens de nous reconcilier. Il falloit une entrevue pour cela. La chose me paroissoit d'autant plus difficile, qu'il sembloit avoir pris son parti, depuis qu'il avoit sçu que j'avois jetté sa lettre au feu.

Je le fis prier cependant de se trouver au caffé, lors du troisiéme Acte de la piece que l'on representoit ce jour là, afin qu'il voulut bien me dire les raisons qui l'avoit déterminé à tenir tous les discours désobligeans

qu'il avoit répandus sur mon compte. Il promit de s'y rendre.

Le Philosophe & Bagerria instruits, je ne sçai comment, du rendez-vous entrerent où nous étions, lorsque sans beaucoup nous expliquer sur tout ce qui s'étoit passé, nos soupirs & nos regards nous prouvoient assez l'un à l'autre que nous étions moins irrités qu'attendris. Je vis bien que les deux fâcheux n'étoient point survenus par hazard, les discours équivoques & goguenards qu'ils tenoient entr'eux, me firent assez connoître qu'ils n'avoient paru que pour s'opposer par leur présence, à la reconciliation qu'ils se doutoient bien que je cherchois à ménager.

Je restai, quoiqu'assez décontenancée. Je croyois qu'ils pourroient se retirer, mais les faquins tinrent bon, & firent entendre qu'ils demeuroient jusques au soir; enfin je perdis la patience, je sortis non pas sans marquer ma fureur par quelques épithetes, dont j'avois puisé l'élegance dans le stile familier de ma mere, qui dans le moment me revint dans l'esprit. Ils n'y repondirent que par des ris éclatans, qui me causerent un désespoir, que j'eus beaucoup de peine à ne pas faire éclater.

Rhidilles se deroba cependant à la surveillance de son frere & de ses amis & me vint

voir

voir au bout de quelque-tems, après le ſpectacle des Sauteurs Anglois. Ma mere étoit reſtée pour rendre le compte de ſa recette.

Il ne doutoit pas que je ne le reçuſſe avec une joye entiere. Le peu que j'avois eu de tems de lui dire au Caffé, mon maintien, mes ſoupirs, mes yeux lui avoient aſſez fait connoître qu'il étoit toujours aimé. Enfin après nous être défait d'un jeune homme qui pour lors étoit par hazard dans ma chambre, nous nous livrâmes à l'ardeur de nos tranſports. Ses embraſſemens me parurent d'autant plus doux, que j'en avois été privée depuis long-tems.

Je finirai cette premiere partie de mon Hiſtoire par cet évenement, dont le ſouvenir remplit encore mon cœur d'un plaiſir que je ne ſcaurois peindre.

Si le Public daigne faire un accueil favorable à ces Memoires, je lui en donnerai la ſuite, dans laquelle je me flâte qu'il trouvera des incidens qui pourront l'amuſer.

Fin de la premiere Partie.

HISTOIRE
DE
MADEMOISELLE
CRONEL
DITE
FRETILLON,
Actrice de la Comédie de Roüen.

Ecrite par elle-même.

SECONDE PARTIE.

A LA HAYE,

AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. XXXXI.

HISTOIRE
DE
MADEMOISELLE
CRONEL
DITE
FRETILLON,
Actrice de la Comédie de Roüen.

Ecrite par elle-même.

SECONDE PARTIE.

A LA HAYE,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

****

M. DCC. XXXXI.



PREFACE.

LE nom de Préface se donne ordinairement à ces discours Apologétiques qu'un Auteur met à la tête de ses Ouvrages, & qu'il feroit fort bien de placer à la fin. Il ne m'appartient pas de rechercher les causes du discrédit où sont tombées les Préfaces, dont le nom seul inspire aujourd'hui du dégout pour un Ouvrage, & par contrecoup pour son imprudent Auteur. Si c'en est une que je fais ici, le Lecteur qui voudra bien me lire, aura la bonté de me l'apprendre, car je lui proteste de bonne foi que je n'ai nulle dessein d'en faire une. Ce n'est pas cependant que je refusasse de me justifier, si j'avois commis quelque faute, ou manqué d'égards pour le Public, qui est mon premier Juge, & par ma condition, & par la liberté que je me suis donnée d'écrire.

Quelque mutine que je sois, je sçais ce que je dois à ce Juge inexorable, & comme Comédienne & comme Auteur. Quoique coupable je n'ai qu'à ouvrir la bouche, j'obtiendrai mon absolution. Auroit-il moins d'indulgence pour les sottises écrites, que pour celles du Théatre, dont les consequences sont plus grandes, & dont la moindre soumission obtient tous les jours le pardon?

Auteur, dira peut-être quelqu'un, la licence est forte, ce nom ne se donne, ni à toute sorte d'Ecrivains, ni à toute sorte de Personnes. C'est ce que je n'entreprendrai point encore de decider. Mais pourquoi ne pourrois je pas m'arroger un nom qu'on prend assez communément en mauvaise part, & dont tout l'éclat pretendu ne pourroit effacer la moindre de mes taches?

Seroit-ce la nature de l'Ouvrage qui porte mon nom, ou la licence de mes mœurs qui m'oteroit ce glorieux avantage? Seroit-ce la bassesse de mon style, ou le néant de mon état qui me priveroit du droit de suffrage dans le cercle des beaux esprits? Je ne crois pas que ces deux derniers chefs puissent opérer ma proscription.

Que la classe respectable des Auteurs se rende un peu plus de justice. A quel petit nombre se verroit-elle reduite, si l'on en excluoit tous ceux

dont

dont le ſtyle ou la condition ſont rampans & mepriſables. Que d'Ouvrages proſcrits dès leur naiſſance, & enſevelis dans la pouſſiére, ſoutiendroient hardiment le grand jour, ſi leurs Auteurs mieux conſeillez ſe fuſſent aviſez d'emprunter les noms de Gauſſin ou de Dangeville. J'en atteſte ici ce Chevalier, (a) *que certaines raiſons ont engagé dans la penible carriere d'Ecrivain. Il ne néglige rien pour plaire au Public par une agréable variété; on le voit paſſer avec une noble aiſance du profane au ſacré, revenir du ſacré au profane; aujourd'hui galant, demain dévot & myſtique; tantôt badin & enjoué, tantôt ſerieux & politique; enfin jamais un même homme ne mania avec tant de facilité tant de matieres différentes & oppoſées, mais toujours ſans ſuccès pour ſa reputation & ſa fortune. Cette petite diſgreſſion m'a paru neceſſaire pour juſtifier mon raiſonnement par un exemple de quelque conſidération.*

La licence de mes mœurs pourroit peut-être colorer le refus qu'on me fait du nom d'Auteur, ſi la continence ou la chaſteté euſſent jamais été un préalable, ou qu'on eut été obligé d'en faire preuve pour aſpirer au glorieux caractére qu'on me diſpute. Je ne me pique pas d'une vaſte érudition; mais je n'ai jamais lû, ni entendu dire à aucun Sçavant, qu'une conduite irréguliere ait ſervi de motif à un

(a) le Chevalier de Mouhy.

pareil refus depuis la naissance de la Republique des Lettres, ou pour parler plus juste depuis que la phrenesie d'écrire s'est emparée de l'esprit humain. Sapho; l'immortelle Sapho, à qui la sçavante Antiquité a donné le nom de dixiéme Muse, mérita-t'-elle d'être mise au rang des plus celebres Ecrivains, par la pureté de ses mœurs? Elle dont les galanteries firent autant de bruit dans la Grece, que ses écrits en font encore chez les Sçavans. Sans aller chercher dans une antiquité si reculée, la celebre Mademoiselle de Scudery, ne doit assurément pas les eloges dont elle a été honorée, à la vertu dont elle faisoit profession. Sa plume a tiré sa sagesse de l'obscurité où elle auroit été confondüe avec celle de beaucoup d'autres. Concluons donc de ces exemples, & de tous ceux dont je pourrois allonger ce Discours, que mon libertinage, (car je ne chicane pas sur les termes,) seroit un motif insuffisant pour mon exclusion.

Mais si le Public faverable pardonne à ma jeunesse, ou daigne imputer à mon temperamment les écarts du libertinage, en sera-t'il de même de ces expressions licentieuses dont j'ai fait usage dans le récit de mes emportemens & de mes debauches, & que l'envie poussée dans ses derniers retranchemens me reproche? Que mes envieux ne retranchent-ils du nombre des Auteurs tant de grands Personnages, dont j'ai appris que les écrits licentieux peignoient

les dissolutions au naturel? Ovide, Horace, Catulle, Tibulle, Properce, Martial, Petrone, Ausone, ont-ils été dégradés par les expressions hardies & les images libres dont leurs Ouvrages sont remplis; ceux de Regnier, de Marot, & de Brantôme, ceux même du cinique Rousseau n'auront-ils pas toujours leur prix chez les Sçavans, malgré l'acharnement avec lequel on critique le tour naturel & peu mesuré qu'il ont donné aux choses.

On auroit tort de se figurer que je prétende ici justifier l'irrégularité de mes penchans, puisque dans le détail de mes Avantures, on me voit ou rire de mes foiblesses, ou blâmer mes emportemens. Je me borne à ce raisonnement unique & fondé sur ma propre experience, ainsi que sur celle de bien d'autres. Le tableau du vice representé dans toute sa laideur, & accompagné des fougues de la lubricité, est plus efficace pour porter à la vertu; que la peinture même de la vertu, parce que dans ces peintures séches & négligées celle-ci est presque toujours dénuée des graces qui lui sont naturelles.

Il seroit à souhaiter que notre siécle voulut sentir le contraste ridicule où il tombe à chaque pas. La galanterie & la débauche n'ont jamais été poussées si loin. Elles sont le pivot unique sur lequel roulent toutes les choses humaines; de sorte qu'il

est comme impossible de passer aujourd'hui pour honnête homme sans être un peu débauché. Entreprendre le procès de la débauche seroit entreprendre celui du genre humain. On a donc de l'indulgence pour les débauchez; on estime les uns, on aime les autres, on tolere ceux-ci, on recherche ceux-là, & insensiblement nous verrons faire l'apotheose du vice même. Mais en attendant que le regne de la volupté soit consommé, on conserve un certain reste des premieres impressions, un levain des prejugez anciens, qui fait qu'en aprouvant les choses, on blâme la maniere de les dire. N'est-ce pas là penser juste quant au droit, & se tromper dans le fait? Très-différens en cela de nos Peres, qui se servoient sans scrupule, & je crois sans crime, de certains termes que notre délicatesse reprouve; mais chez qui l'innocence & la vertu etoient beaucoup moins rares. Après tout rien n'est plus arbitraire que les termes, & par consequent rien de moins positif que les idées qu'on y attache. C'est ce qui fait que les phrases doucereuses de Madame de Villedieu, & le langage tendre & insinuant des Journées amusantes, sont plus propres à séduire un cœur & à le plonger dans les désordres que les obscenités qui revolteroient sa pudeur. Le cœur des femmes est dans toutes le même, je m'imagine que les Romans de Scudery, qui ont aidé à mon temperamment, peuvent aider à celui de toutes les autres, & les engager comme moi à réaliser la fiction.

J'ai

J'ai été bien aise de faire voir le ridicule de certains critiques dont les penchans grossiers démentent la délicatesse, mais j'ai encore assez d'esprit & de complaisance pour sacrifier aux autres ce qui les auroit blessé dans ma premiére Partie.

On achevera de me rendre justice si l'on veut bien se persuader que ces expressions, quand j'en ai fait usage, me paroissoient aussi indifférentes que le paroissent à un Artisan les termes dont il se sert dans l'exploitation de son Art. Chaque profession a ses usages, & sa langue qui la distingue & la caracterise.

Au reste on conviendra que si je n'ai pas assez voilé les objets, la nudité au moins n'étoit pas entiére: Je connois cependant plus d'un Auteur à qui le Public a fait grace de ces menagemens; tout est relatif chez les hommes, & les circonstances ne m'étoient sans doute pas favorables.

Le Lecteur me feroit peut-être un crime, si après m'être servi de deux termes aussi étrangers à une fille de ma profession, que ceux de fait & de droit. Je ne lui avoüois pas qu'ils ne sont pas de mon crû, car d'ailleurs on voit que je m'énonce d'une maniere assez triviale. Je les dois donc au zele d'un Ecclesiastique, qui se chargea un jour de ma conversion, son motif étoit

loüable, mais l'execution ne répondit nullement au principe dont je crois qu'il étoit animé. Concentrée dans le plaisir & la lubricité, on croira aisément que j'avois toujours pris très-peu de part aux disputes qui partagent nos Théologiens. Sur le bruit que faisoit à Roüen ma réputation peu équivoque, celui ci entreprit de me ravir au Demon, dont au milieu de mes plaisirs j'étois peut-être moins l'Ecoliere que beaucoup de ses Confreres: car je crois avoir lû dans l'Evangile, que les Financiers ou Publicains, (cela revient au même) & les femmes de mauvaise vie sont plus proche du Royaume de Dieu, que les Phariſiens. Celui-ci donc après quelque discours préliminaires, s'apperçut aisément de ma profonde ignorance dans les choses du salut, & comme il n'y a rien de plus persuasif que les faits, il m'envoya dès le jour même un Livre qu'il m'avoit assuré devoir operer en moi un changement entier & subit: cela se trouva vrai, mais dans un sens different du sien. Ce Livre que le Public a honoré de ses mepris, fit peu de fortune chez moi, quoique peu instruite, je ne pûs y découvrir la moindre trace de ma Religion. Etant obligée de paroître au Théatre, la curiosité me le fit emporter à ma loge, d'où il passa dans les coulisses, & donna presque sujet par sa nouveauté & sa singularité à une petite Piece. J'en aurois été très-mortifiée, car outre la reconnoissance que je de-

vois

vois à celui de qui je le tenois ; cet Ouvrage étoit respectable par le nom d'une grande Princesse à qui il étoit dedié, & par celui de l'Auteur, qui est un des premiers Evêques de France. Est-ce par l'Eminence de son Siége, ou par la solidité de ses Ouvrages ? je ne me mêle pas de décider. Tout arrive cependant avec un certain ordre ; car j'ai appris que ce Prélat s'étoit proposé de donner la comedie à toute l'Europe par cet Ouvrage ; l'evénement de Roüen, que j'empêchai, auroit ouvert la scéne.

Quoi qu'il en soit, je doutai que mon zêlé Missionnaire eut jamais lû ce Livre, qu'il ne m'auroit assurément pas donné s'il l'eut connu ; car bien loin de me persuader un changement de vie, les saintes extravagances & la pieuse impureté dont il est rempli, eurent bien-tôt dissipé les premiéres impressions de la verité naissante dans mon cœur, & ouvert la porte à la licence dans laquelle j'ai vecû depuis. Mon Ecclésiastique s'étant apperçu du peu d'effet qu'avoit fait sur moi sa comique legende, entreprit de sapper ma resistance par le raisonnement. Il debuta par une obéissance qui seule suffisoit pour effacer mes desordres, me parla d'une soumission sans bornes ; me cita quelques décisions de l'Eglise, & son devot galimathias se termina à des injures contre certaines gens, dont selon lui la désobéissance à

ces

ces décisions, authorisoit l'independance & le libertinage des autres. Que ce langage étoit nouveau pour moi, qui n'avois jamais entendu que celui des Coulisses; ce fut la premiére fois que j'entendis ces grands mots que j'ai employés, & dont j'aime mieux apprendre ici la filiation au Lecteur, que dans le corps de mon Histoire, où elle pourroit troubler l'ordre des faits. Il est très-aisé de juger que je ne devins point la Proselyte du nouvel Apôtre; ses lumieres étoufférent les miennes, je le remerciai de ses soins, il me promit ses prieres, & je continuai mon train. La lecture de ce Roman m'apprit à rire du vice sans en estimer davantage la vertu. Je ne fais cucun doute qu'en s'y prenant de la sorte les conversions ne soient très-rares, & même impossibles. Au reste est-il plus avantageux de connoître ainsi la Religion, que de l'ignorer? décide qui osera. Je retourne à mon sujet.

Il y auroit bien de la mauvaise humeur à me refuser à présent l'illustre qualité d'Auteur; il me resté cependant encore un pas à faire pour fermer la bouche à mes ennemis, & remporter une victoire complette? plus elle coute & plus elle procure de satisfaction. Soyez Auteur, disent-ils, prenez place parmi les beaux Esprits; à la bonne heure, nous n'y formons aucun obstacle; mais vous obtenez à bien vil prix un avan-

tage

tage qui coute tant de peines à beaucoup d'autres.

Une méchante brochure, un rien, enfin la Vie d'une Actrice, est-elle un Ouvrage proportionné à la gloire que vous acquerez? A entendre parler ces Messieurs, la Vie d'une Comedienne est un rien, un pur néant; j'en appelle aux Personnes sensées. Nous sommes tous Comediens, la différence ne se trouve que dans l'étenduë du Théatre, & dans la durée de l'action. De cette verité que personne ne contestera il me semble que je peux conclure assez juste: que l'Histoire d'une Comedienne est en racourci l'Histoire du genre humain. La consequence se prouve d'elle-même, la nie qui osera.

Quel aveuglement d'ailleurs dans ces ames jalouses! La Vie d'une Comedienne ne fait-elle pas aujourd'hui un morceau respectable (a) *& ignore-t'on ce qui s'est passé depuis peu d'années, à la vûë de toute l'Europe. Le plus fameux corps littéraire de toute la terre, n'a-t'il pas reçû des remercimens publics de l'association qu'il venoit de contracter avec les Comediens de Paris, & par conséquent avec tous les Comediens presents & à venir. J'ai quelque esperance,*

(a) Voyez la Lettre de Mademoiselle de Seine à l'Academie Françoise.

rance, au moins indirecte, de voir rejaillir sur moi une partie de cet honneur, quand mes talens perfectionnez m'auront frayé une route au Théatre de la Capitale. Je suis dès lors Academicienne née, & en état de juger ceux mêmes qui décident aujourd'hui si injustement de mon mérite.

Quand je donnai au Public la premiere Partie de mes Avantures, ma jeunesse pouvoit me laisser esperer d'augmenter la grosseur du Volume. Si l'on eut fait des Avantures de Marianne, (a) *& du Paysan parvenu, dont les Parties quoique liées les unes aux autres, n'ont paru que successivement, des raisonnemens aussi amers qu'on en fait de ma méchante Brochure, le Public auroit souffert de la mauvaise disposition des critiques, les travaux de l'illustre Auteur n'auroient pas servi au delassement de tous les gens de bon goût, & le Libraire auroit pesté avec raison contre les caprices du siécle. Au milieu de tant de contradictions j'aurai pourtant cet avantage sur M. de M . . . . que j'espere finir bien-tôt le recit de mes extravagances, au lieu qu'on attend avec impatience la fin des Avantures de Marianne, & la recompense dûë aux beaux sentimens de cet aimable Avanturiere; après tout l'art de faire desirer les choses y met un prix.*

Me voilà donc Auteur en dépit des jaloux, mais

Auteur

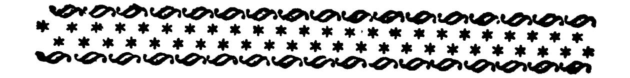
(a) Ourage de M. de Marivaux.

Auteur humble & sincere? si la fantaisie d'écrire m'a seduite dans ma premiere Partie, j'avoüerai que l'amour propre a enfanté la seconde: s'il en paroît d'autres, on en sera peut-être redevable à mes autres défauts.

Lecteur favorable, qui les avez toleré, armèz-vous d'une nouvelle patience; aux vices de mon premier état je joindrai à l'avenir une partie de ceux dont les nouveaux Auteurs sont susceptibles: mais quelques imperfections de plus n'épuiseront pas votre bienveillance.

Je suis Auteur, Comedienne, & femme. L'ennui que donnera l'Auteur sera peut-être compensé par les agrémens des deux autres.





HISTOIRE DE MADEMOISELLE CRONEL, DITE FRETILLON.

SECONDE PARTIE.



HIDILLES étoit un garçon de bonne foi. Notre réconciliation fut ſincere ; je me propoſai pour la rendre durable, d'y apporter quelque choſe du mien, & de lui ſacrifier tout ce qu'une bienſéance apparente pouvoit contrarier. La ſolitude où m'avoit réduite les mauvais diſcours, ne donnoit pas un grand mérite à cette réſolution, c'étoit toujours beaucoup pour moi que d'avoir voulu, & j'eſpérois

j'eſpérois d'ailleurs avec quelque raiſon que cet orage étant trop violent pour être de longue durée, ma Cour pourroit ſe renouveller, & que dans le nombre de mes Courtiſans il s'en trouveroit quelqu'un dont je ferois valoir le ſacrifice à mon Amant. Il m'étoit neceſſaire pour rétablir ma réputation délabrée, & je l'avois deſtiné, *in petto*, à ſervir ma vengeance contre le Philoſophe à qui je m'étois fort promis de faire ſentir combien il eſt dangereux d'offenſer une femme. Bagerria auroit dû partager avec lui le poids de mes vengeances, mais mon reſſentiment ceda à la tendreſſe que j'avois pour ſon frere, & peut-être à un reſte de celle que j'avois eu pour lui. J'eus bientôt occaſion de leur en donner les meilleurs preuves, & d'apprendre à cet aîné que la grandeur d'ame n'eſt pas incompatible avec les foibleſſes auſquelles nous expoſe la vivacité des paſſions.

Ce jeune homme réuniſſoit un ſang froid extrême, & un courage qui alloit juſqu'à l'intrepidité. Il eut un jour diſpute au Caffé de la Comédie avec des Anglois qui inſultoient la Nation. La partie n'étoit pas égale, cinq hommes dont la férocité naturelle étoit animée par les liqueurs qu'ils venoient de boire, ne rougirent point d'une

pareille

pareille inégalité; ils fondirent ſur lui, Rhidilles qui l'accompagnoit ce jour-là, le ſeconda avec autant de bonheur que de prudence. Bagerria en mit deux hors de combat, mais en ôtant la vie au troiſiéme, il en reçut une bleſſure qui mit enſuite la ſienne dans le plus grand danger. Son frere en bleſſa un autre, & déſarma le cinquiéme, ſans autre accident que quelques égratignures. La néceſſité d'éviter les pourſuites: & la vuë de Bagerria qui nageoit dans ſon ſang, déterminerent Rhidilles à le faire tranſporter chez moi ſans plus de reflexion. L'affaire s'étoit paſſée à quatre pas du logis, & il n'étoit ni ſûr ni commode de faire traverſer au bleſſé la meilleure partie de la Ville. Le ſpectacle venoit de finir, à peine étois-je rentrée. Ma petite, me dit Rhidilles, en m'embraſſant tendrement, Bagerria va périr, ſauvez-lui la vie, mon amour vous tiendra compte de vos bontez pour lui. Mon Amant tout couvert de ſang, ſon frere expirant à mes yeux, & chez moi, quel ſpectacle! Partagée entre la tendreſſe & l'humanité, je fus quelque tems interdite & tremblante, l'amour eut mes premiéres attentions; & je n'envoyai querir un Chirurgien qu'après m'être convaincüe par mes propres yeux, que Rhidilles n'étoit point bleſſé.

 La

La petite Chambre dont j'ai dit ci-devant que ma mere avoit fait un réduit amoureux, étoit vacante depuis quelque tems par le mariage des deux Amans qui en avoient fait le théatre de leurs plaisirs secrets ; je la destinai à Bagerria, comme la plus propre à son repos & à sa sûreté. Ma mere à qui l'interêt présentoit tout sous des faces différentes, ne s'opposa à rien dans l'espoir de la recompense, elle se chargea même de donner au blessé les soins que mes devoirs ne me permettoient pas de lui rendre.

La blessure étoit dangereuse, sans être mortelle, le Chirurgien mit le premier appareil, en nous assurant que la perte du sang étoit le seul obstacle au prompt rétablissement du malade ; il promit un religieux silence, & l'on paya d'avance sa discretion. Le voisinage pouvoit jaser, & attirer chez moi certaines visites qu'on est aussi soigneux d'éviter, que les Magistrats ont d'attention à les faire. Pour conjurer l'orage & le détourner du logis, j'envoyai querir une Chaise à porteurs, dans laquelle par mon conseil, & à la vue des sots qui assiegeoient encore ma porte, Rhidilles fit entrer son Laquais revêtu des habits de Bagerria, & affectant tout l'extérieur d'un homme griévement blessé. Les deux Freres avoient un

Parent Religieux dans un Couvent ſitué à l'extremité de la Ville, Rhidilles prit les devants pour le prevenir, & les porteurs eurent ordre de s'y rendre en diligence. Ce que j'avois prévû arriva, la populace curieuſe ſuivit le prétendu bleſſé juſqu'au Couvent, & il paſſa pour conſtant dans mon quartier qu'il y avoit trouvé un azile.

Cette affaire eut des ſuites; quoique dans le vrai elle fut toute à l'avantage des deux Freres; les Anglois eurent aſſez de crédit pour armer contre eux le miniſtére public. On informa, on decreta, & Rhidilles ne put ſe ſouſtraire que par la plus profonde retraite aux perquiſitions de la ſevere Themis. Les Superieurs ordonnérent la viſite du Convent ſuſpect. J'apprehendois que ſur la voix publique, on ne me fit le même honneur, mais ſoit qu'on me crut incapable d'un coup ſi hardi, ſoit que les officiers prépoſez craigniſſent de commettre leur Dignité en ſe tranſportant chez moi, j'en fus quitte pour un ſimple interrogatoire, dont je me tirai en fille conſommée dans la direction d'intention.

Cependant Bagerria ignoré de tous les mortels, recouvroit peu à peu par mes ſoins, & ceux de ma mére, les forces que lui avoit ôté la perte de ſon ſang. Il avoit

 paſſé,

passé, plusieurs jours dans les ardeurs d'une fievre violente, qui fit craindre pour sa vie, & qui dans les intervalles le laissoit ou sans connoissance ou sans raison; la jeunesse & la vigueur du temperamment surmonterent ces fâcheux accidens. Rendu à son bon sens, & jettant sur moi des regards étonnés: par quel enchantement, me dit-il, me vois-je chez vous, & entre vos bras! Rhidilles est-il vivant? & pourquoi suis-je reduit aux services d'une personne qui a tant de lieu de me haïr? „Soyez tranquil-
„ le, lui repliquai-je, le lieu où vous êtes
„ n'a rien qui doive vous allarmer, on
„ l'a choisi pour hâter votre rétablissement;
„ votre frere jouit d'une parfaite santé, &
„ ne désire que la vôtre; ce n'est qu'en re-
„ cevant mes soins sans répugnance, que
„ vous en pouvez attendre le retour.„ Sa foiblesse ne lui permettoit pas de longs entretiens, ce ne fut que quelque tems après, & quand je le vis en état de supporter de fâcheuses nouvelles, que je lui appris ce qui s'étoit passé. „ Que ne vous dois-je
„ pas, s'écria-t'il alors, & quels remords
„ me cause votre genéreux procedé! Non,
„ je ne m'y oppose plus, que Rhidilles vous
„ aime, qu'il vous adore, vous méritez son
„ cœur, par la délicatesse du vôtre, & la
„ nobles-

„ nobleſſe de vos ſentimens. Couronnés
„ votre victoire ſur moi, par un oubli ſin-
„ cére de mes injures, mon amitié ſera le
„ prix de la vôtre, mais je ſerai toujours
„ en reſte du côté de la reconnoiſſance. „
C'eſt ainſi que ce pauvre garçon tâchoit d'exprimer celle dont il étoit pénétré, à la vue des attentions que j'avois pour lui. Elles ne pouvoient à la vérité être plus grandes; l'imagination toute remplie de mon cher Rhidilles, dont l'abſence irritoit mon amour, je lui adreſſois tous les ſervices que je rendois à ſon frere! la reſſemblance de leurs traits aidoit aux illuſions de ma tendreſſe, & ſi quelquefois le bandeau me tomboit des yeux, je trouvois ma récompenſe dans l'eſtime & la reconnoiſſance de mon Amant. Que les prieres de ceux qu'on aime ſont des ordres bien ſupérieurs, & qu'on trouve de ſatisfaction à les éxécuter! Avant ſon malheur, Bagerria m'étoit preſqu'odieux, je n'accordois qu'à ma paſſion pour ſon aimable Frere, l'indifférence dont je prétendois l'honorer: je croyois faire à l'amour un ſacrifice bien grand de ne le pas envelopper dans la vengeance que je m'étois promis de tirer de mes ennemis. Un incident imprévu ſurvient, Rhidilles, le trop aimé Rhidilles, me préſente ce Frere

mourant, me charge de sa conservation; dès lors l'odieux Bagerria me devient cher, & les services les plus vils sont les moindres preuves de l'interêt que je prends à ses jours. Beautez superbes, qui poussez jusqu'à l'insolence les chimeriques prétentions du sexe, venez ici confondre votre ridicule orgueil, apprenez que ces égards que vous exigez ne sont fondez que sur la favorable prévention des hommes; cessez de donner les noms respectables de pudeur & de bienséance aux écarts de votre vanité; dépouillez ces préjugez honteux, qui qualifiant d'avances les plus legers services, font de presque toutes les femmes des êtres inutiles à la societé, ou renoncés pour jamais aux douceurs d'un amour qui en rend les liens dissolubles.

Je n'étois pas assez la dupe de mon amour propre pour me figurer que je meritasse les éloges que la reconnoissance dictoit à mon malade; cependant la verité avec laquelle je me suis représentée jusqu'ici aux yeux de mon Lecteur, veut que je lui apprenne aussi le changement que je remarquois en moi depuis quelque tems. Je sentois toujours avec la même violence l'empire de mes passions, mon penchant me guidoit vers le plaisir avec la même impétuosité, toujours pareils attraits vers la volupté; même goût pour

pour la débauche, mais mon esprit meuri par un alternative de misére & d'abondance, étoit devenu capable de reflexion ; un peu plus d'expérience & d'usage y avoit répandu quelques semences du vrai; déja mon cœur commençoit à sentir le vuide de mon éducation, & les tristes engagemens de ma naissance; mais la voix des passions étouffoit celle de la raison; l'habitude m'avoit ôté le pouvoir de devenir vertueuse, elle ne me laissoit que celui de choisir mes défauts. C'est à ces premiéres impressions que je dois en partie la conduite sur laquelle Bagerria fondoit ses éloges & sa reconnoissance. Il me voyoit de plus près & séparé de toute autre objet, il jugeoit que l'amour dont je brûlois pour son Frere n'auroit pu s'expliquer par des effets si constans, si mon cœur eût été incapable de generosité & d'élévation. Je fis plus, je sacrifiai à mes sentimens naissans, ou si le Lecteur prevenu le pense ainsi, à ma vanité, qui en empruntoit l'apparence, la monstrueuse tendresse que je m'étois senti pour le Frere de mon Amant; je résolus de ne le plus voir qu'avec les yeux d'une amie, & je triomphai à cette fois tout ensemble & de la haine qu'il avoit mérité, & des restes d'une passion que sa presence & son état pouvoient réveiller.

Rhidilles cependant étoit abſent; je trouvois bien dans mes attentions pour ſon Frere les avant-gouts d'une vraye ſatisfaction, en me figurant que ſon amour m'en ſçauroit bon gré, mais depuis un mois qu'il ne m'étoit plus permis de le voir, ſa préſence étoit devenuë encore plus neceſſaire à mon repos qu'au rétabliſſement de Bagerria. J'imaginai un expedient, & en réuniſſant les deux Freres, je me rendis un Amant qui joignoit aux tranſpors de la rendreſſe ceux de la plus vive reconnoiſſance.

On a vû dans la premiere Partie de mon Hiſtoire, que j'avois eu un Amant dans la Magiſtrature; que cet Amant n'avoit rien oublié pour me plaire, mais que l'aſcendant de mes paſſions m'ayant fermé les yeux ſur le mérite de la ſienne, je ne m'étois appliqué qu'à mettre à profit ſes liberalitez, ſans le moindre retour de cœur pour un homme ſi digne d'être aimé. Quoiqu'il n'eut pas lieu d'être content de mes procedez, & qu'il eût appris de mauvaiſe part une partie de ma conduite, je me preſentai à ſon Audience avec intrépidité. A un fonds inépuiſable de generoſité il joignoit un foible extrême pour le ſexe. Ma preſence parut le troubler, il ſe remit, & m'ayant introduit dans ſon Cabinet, il laiſſa par ſon ſilence un champ libre

libre à mes priéres. L'amour en dicta toutes les periodes; le Magistrat attendri me promit son intervention avec d'autant plus de facilité, que j'eûs soin de lui cacher l'interêt prochain que j'avois dans cette affaire. Le sien ne fut pas oublié, il fallut payer ses Epices. Mais à quel prix n'aurois-je pas acheté la liberté, & la presence de mon cher Rhidilles: d'ailleurs mon Senateur étoit sans engagement, il y auroit eu de l'imprudence à ne pas saisir un moment si favorable pour renoüer un commerce de liberté trop conforme à mon interêt, dans la situation étroite où je me voyois depuis quelque tems. La circonstance étoit propre à le désabuser des bruits scandaleux qui m'avoient deshonorée, je ne la negligeai pas ; mes caresses & mes larmes me rendirent une demie Vestale à ses yeux, il se contenta de blâmer mon imprudence, & plaignit mon malheur. Depuis ce jour rien n'a troublé notre intelligence, mes faveurs justement appréciées contribuoient au délassement du laborieux Magistrat, modéroient l'ardeur de mon temperamment, & jettoient dans la maison certaines commodités qui ne me coûtoient qu'un peu d'égards & de ménagemens bien concertez. Un mariage avantageux vient de m'enlever un si galant homme, mais sa gene-

generosité à marqué dans mon souvenir le jour de notre separation en caractéres inéffaçables.

Je ne me trompai donc point dans la demarche resoluë que je fis en allant le trouver, ses promesses eurent leur effet. En moins de huit jours les informations changérent de face, Rhidilles purgea son decret en se constituant Prisonnier, sur la parole du Président, qui lui procura son élargissement sous caution au bout de vingt-quatre heures. L'Ambassadeur d'Angleterre alloit informer sa Cour, il eût ordre de faire repasser la Mer aux Anglois; leur départ fut précipité, mais les frais de la Procedure & les pensemens de Bagerria en enflerent la dépense.

Amour prête-moi ton pinceau, lui seul peut representer les tendres empressemens de mon cher Rhidilles. A peine avoit-il joüi d'un instant de liberté que je le vis entre mes bras. „Mignone, (me dit-il, en „ presence de son Frere, à qui je faisois „ compagnie quand il entra, ce n'étoit donc „ pas assez de te devoir une Frere que j'aime „ comme moi-même, il falloit que je te „ dusse encore nôtre liberté, notre honneur, „ & peut-être notre vie. Ah, mon Frere! „ (continua-t-il, en se tournant vers lui & „ se

„ se jettant à mon col,) ne lui envie pas
„ mes premieres caresses ; tu ignores sans
„ doute ce qu'elle a fait pour nous, quand
„ on est assez genereux pour tout entre-
„ prendre, on est assez modeste pour n'en
„ tirer aucune gloire.

En effet, j'avois jugé à propos de cacher à ces Messieurs la visite que j'avois renduë au Président. . . . . C'étoit de lui-même que Rhidilles avoit appris qu'il devoit à mes instances sa liberté, & celle de son Frere ; car il avoit poussé la politesse jusqu'à se transporter à la Prison pour l'en tirer avec plus d'éclat. J'eûs à éssuyer les transports reconnoissans de Bagerria : Il n'y eut sorte de caresses que sa sensibilité ne mit en usage. Nous lui apperçûmes quelqu'émotion, qui nous obligea de le laisser seul. Ce fut alors que se livrant sans obstacle à l'empressement de son amour, irrité par une absence involontaire, Rhidilles vint savourer avec moi les douceurs de la liberté ! rien n'égaloit l'ardeur de ses tendres embrassemens, ils se succedoient avec une rapidité, qui me le fit regarder comme un Heros digne de tous les Myrthes de l'Univers. Un torrent impetueux traverse avec plus de lenteur les terres exposées à ses ravages, que ce jeune Conquerant ne parcourut les campagnes

de

de Cythere. Momens précieux que vous êtes chers à mon ſouvenir! vous êtes écoulés pour moi ſans retour! aux délices dans leſquelles vous noyates mon ame confuſe & étonnée, que ne joigniez-vous une durée moins rapide! Qu'il me ſoit au moins permis de vous retracer à mon eſprit affligé, dans les inſtans où mes larmes arroſent les cendres de ce cher Amant! Il falloit que la reconnoiſſance eût ajouté quelque choſe à l'amour; car Rhidilles ne m'avoit jamais paru ſi formidable. J'eûs beſoin de toute la vigueur que me donnoit l'uſage & la conſommation pour ſoutenir ſes attaques redoublées, & il n'y eut que la ſage prévoyance du lendemain qui ſépara les combatans, il paſſa huit jours à la maiſon juſqu'à l'entier rétabliſſement de Bagerria, il ne les employa qu'à multiplier les preuves du plus ſincére attachement, & à me jurer une conſtance éternelle. Enfin il fallut ſe ſéparer d'habitation, ce ne fut pas ſans répandre des larmes; elles étoient ſinceres; nous avions contracté la douce habitude de ne compoſer qu'une famille, où l'Amour entretenoit une parfaite harmonie. Bagerria revenu ſur mon compte ne voyoit plus en moi qu'une bienfaictrice eſtimable. Rien n'avoit pû déplaire à ſes yeux pendant ſon ſéjour au

logis;

logis; outre que je ne voyois personne, je m'étois observée devant lui jusqu'au point de contraindre en sa presence ma passion pour son Frere. Il devint donc mon panegiriste. C'étoit un garçon estimé pour son phlegme, on sçavoit quil ne prodiguoit pas l'encens; il n'en fallut pas davantage pour me blanchir dans le monde. Ma Cour se repeupla, mais je fis un choix, & je ne reservai du nombre de mes nouveaux adorateurs que ceux dont la conduite moins bruyante me laissoit le solide de la coqueterie, avec tous les dehors d'une vertu équivoque. Il ne me falloit pas moins de prudence pour retenir à ma solde le Président . . . . . & ne point effaroucher Rhidilles, pour qui mon cœur se sentoit chaque jour un nouveau penchant. D'ailleurs la misére m'avoit renduë sage; cette folâtre jeunesse qui me courtisoit avant mes malheurs, ne m'aidoit que trop à consommer d'avance le revenu de mes folies. Je pensai donc à faire un fonds pour les années de calamité. J'étois rebutée du vuide que chaque accident m'avoit laissé voir dans ma fortune, je crus parvenir à mon but, en choisissant, comme j'ai dit, quelques Amans privilegiez, que l'ignorance mutuelle de leur bonheur, & ma reserve devoient m'attacher par les

liens

liens les plus forts : je ne me trompai pas.

A peine avois-je formé un dessein, si digne de ma sagesse, que la fortune se declara pour moi; tout commença à prendre une face riante; les plaisirs fugitifs se rassemblérent autour de moi, & l'abondance reparut au logis, où depuis la desertion de mes Amans, la frugalité avoit établi son empire. Il est vrai que pendant le séjour de Bagerria l'ordinaire moins succint nous avoit dédommagé de l'abstinence involontaire qui l'avoit precedé; mais nous courions risque de la voir renaître si ma prévoyance & la reconnoissance de ce genereux garçon ne l'eussent banni pour toujours de mes limites. Il n'avoit de ces Parens qu'une Pension égale à celle de Rhidilles, honnête à la verité, mais trop foible pour la partager sans faire tort à ses plaisirs. Il prit le parti de s'en sevrer, & de concert avec son frere, qu'il sçavoit que j'aimois désintéressement, il ma fait regulierement tous les ans la galanterie d'une bourse de cent pistoles, qui m'étoit presentée par une personne inconnuë. Accepter un present ne tire point à conséquence pour une fille qui pense murement; je ne balançai point, & je n'ai renoncé à ce tribut, que quand j'ai sçû de quelle part il m'étoit presenté. Un

Un des premiers avantages que je recueillis du changement de Bagerria à mon égard, fut de voir dissiper les préventions de sa famille contre moi; on doit se souvenir qu'elle avoit improuvé les liaisons de son Frere avec moi. Leurs Parens étoient puissans dans le Commerce, & très-considérés, c'étoit beaucoup de ne les pas avoir pour ennemis. J'en reçus des complimens, dont le souvenir me couvre encore d'une espece de confusion; un present aussi considérable que galant donnoit à ces politesses une realité dont il ne m'étoit pas permis de douter. Il me fut presenté par Bagerria même, accompagné de son oncle. La maniére de me l'offrir en rehaussa le prix, ma mere ne fut pas oubliée, elle s'étoit pour cette fois prêtée de bonne grace; il y eut eu de l'injustice à me laisser le soin de la recompenser.

Mon cœur nageoit dans les plaisirs, aucune amertume n'en altéroit les douceurs; je possedois sans obstacle un Amant qui m'avoit coûté tant de peines. Mon intrigue avec le Président ne causoit aucun ombrage, elle étoit ignorée de toute la terre; ma prudence écartoit tout soupçon de l'esprit de ceux qui venoient au logis, les jours, les heures du rendez-vous étoient différens pour chacun, si le hazard les rassembloit le

prétexte du jeu couvroit ce que le hazard auroit pû dévoiler. Un badinage honnête & sans preference les conservoit dans l'idée d'égalité que je sçavois leur inculquer dans le particulier. Tout enfin contribuoit à ma satisfaction, je voguois à pleines voiles sur un Ocean de douceurs ; un nouvel évenement acheva de mettre le comble à ma felicité. J'avois conservé un desir immortel de vengeance contre le Philosophe, mon dessein avoit été d'y employer Rhidilles, sur qui j'avois depuis notre réunion un pouvoir absolu, mais je me vis dispensée de ce soin si flatteur & la fortune voulut bien m'en épargner l'exécution.

Sortie des bras de l'amour pour savourer le plaisir d'une vengeance reflechie ; quelles situations intéressantes pour une femme ! Je juge ici hardiment de tout mon sexe par ma propre expérience. Pétries du même limon, toutes les femmes sont également voluptueuses & vindicatives ; les différences, s'il y en a, sont purement accidentelles, quant au fonds la nature est uniforme. Duplessis, c'est ainsi que je nommerai mon Philosophe, occupoit mon ame toute entiére, le nom seul de cet odieux jeune homme excitoit ma fureur ; livrée jour & nuit à mon juste ressentiment, je touchois ainsi

que

que je viens de le dire, au moment de ma vengeance, quand le malheureux objet de ma haine en vint au point de meriter ma compassion. Je suis née bonne & humaine, je ne vis plus en lui qu'un homme au malheur du quel l'honneur & l'humanité m'intéressoient. La vengeance perdit pour moi tous ses charmes, peut-être parce qu'elle n'étoit pas mon ouvrage, & qu'un contre-coup de la fortune m'en ravissoit le stérile honneur.

Il est bien difficile de garder ce juste milieu, qui est le caractére d'une prudence consomnée. On n'évite un défaut que pour se livrer à celui qui y est opposé. Duplessis n'étoit pas né ennemi des femmes, il étoit même trop jeune pour avoir juré au sexe une haine de principes. L'étude à laquelle il s'étoit livré sans réserve, lui avoit inspiré du dégout pour tout ce qui n'y a point de rapport. Le commerce des femmes est sans contredit un obstacle aux Sciences, il les fuyoit par cette seule raison, & engageoit les autres à les fuir. L'imprudence qui fait le partage de la jeunesse, lui fermoit sur les défauts des hommes ces mêmes yeux qui éclairoient de si près les foiblesses des femmes; il ignoroit la scélerateſſe des premiers; cette ignorance le lioit au premier venu,

ſans connoiſſance de cauſe; de là les malheurs qui l'ont deshonoré pour jamais dès l'entrée de ſa cariérre.

Il cultivoit par préference la partie des Sciences qu'il a plû aux Sçavans de nommer Phyſique, aucune expérience ne lui échappoit. Cette aſſiduité qui devoit le conduire à quelque choſe de mieux, lui procura la connoiſſance d'un Moine, qui réuniſſoit à la qualité de Sçavant celle d'un ſcelerat achevé. Dupleſſis ſe livra aux apparences. Le commerce du Moine lui donna entrée dans quelques Maiſons où ce Religieux s'étoit fait par ſes découvertes un accès libre & familier. Cette liaiſon duroit depuis quelques mois, lorſque notre jeune homme ſe vit arrêter un matin dans ſon lit à la diligence des Magiſtrats, qui ſous le nom du Roi, veillent au bon ordre & à la Police de l'Etat, ſous le pretexte ſpecieux de recherches & d'expériences Phyſiques. Le Moine hypocrite alteroit les monnoyes, Dupleſſis encore novice lui prêtoit ſon miniſtére. Il ſe vit enveloppé dans ſa condamnation ſans pouvoir rien oppoſer aux preuves qui réſultoient des aveux du premier coupable; le crédit de ſa famille qui eſt aſſurement une des bonnes de la Province ne pût le ſouſtraire à l'infamie d'une Sentence flétiſſante, & il fallut

fallut avoir recours à la bonté du Prince pour commuer la peine prononcée en un exil perpétuel dans les Colonies de l'Amerique. Ses malheurs ne se bornerent point à ces tristes préliminaires; les Juges trop pénétrans découvrirent dans la conduite du Moine des traces d'un commerce directement opposé à celui des femmes. Les soupçons s'étendirent sur toute la jeunesse qui avoit eu avec lui la moindre correspondance, la meilleure partie s'absenta par prudence ou par honte; mais l'infortuné Duplessis se vit ravir par ces odieuses présomptions le peu d'honneur que la considération de son âge lui avoit conservé, & il partit géneralement meprisé. Je ne sçais trop quel étoit mon motif, mais je ne pûs m'empêcher d'être sensible à sa disgrace; on s'en étonna? Suis-je donc la premiére femme contraire à elle-même. Une affaire aussi serieuse rappella toutes mes refléxions, je me confirmai de plus en plus dans la resolution de choisir mes correspondans, & de bannir de chez moi la jeunesse pétulante & trop repandue.

Ce fut dans ce tems-là que le bon Ecclesiastique dont j'ai parlé, se sentit touché du désir de mon salut; on a vû que le succès avoit répondu à l'addresse de l'Ouvrier, ainsi je ne m'étendrai pas davantage sur cette

matiére toute interessante qu'elle puisse être, certaines véritez seroient déplacées dans ma bouche.

Nous sortions du Carême de l'année 17. . . . les spectacles interrompus commençoient à être frequentés. La belle saison reveilloit les plaisirs, comme engourdis par la rigueur de l'hiver. L'amour appelloit sous ses étendards tout ce qui respire dans la nature; quand je me vis obligée de faire un voyage à Paris pour les intérêts de la Troupe de Rouen. Je risquois par mon absence le cœur des paisibles Amans dont j'allois me séparer; je perdois même les arrerages de leur aveugle tendresse. Je pris mes précautions, les faveurs du départ produisirent un fonds qui balança mes craintes; j'eus le plaisir de voir ces crédules Rivaux se disputer l'honneur d'une libéralité ruineuse, & donner à mon voyage un air de grandeur & de magnificence sur lequel je n'avois pas dû compter. Notre Troupe avoit assurément des sujets plus capables que moi de bien manier une affaire, je n'en connoissois d'autres que celles de cœur ou de plaisir; mais malgré ma jeunesse & mon ignorance, on me fit l'honneur de compter sur quelques agremens soutenus de beaucoup d'assurance, & d'une grande facilité à m'énoncer.

On

On me donna un Ajoint, dont l'expérience ſuppléoit de reſte au défaut de mes lumiéres, & à qui l'affaire doit tout le ſuccès favorable qu'elle eût.

Soit jalouſie, ſoit tendreſſe, Rhidilles voulut m'accompagner. Sa preſence en mettant l'Amour de tiers avec nous fit de notre voyage une partie de plaiſir, dont l'aiſance & la bonne chére furent les moindres agrémens, le Dieu de Cythere fit le reſte des honneurs & nous ſervit de conducteur juſqu'à Paris. Il y regne en ſouverain; nous y vêcumes ſous ſa protection, & dans une obéiſſance parfaite à ſes Loix.

Nous reſtâmes quinze jours dans cette Capitale. La belle ſaiſon en ranimant les deſirs avoit déja ramené les plaiſirs propres à les ſatisfaire, & l'Amour ouvroit aux Amans la carriére de la tendreſſe & du libertinage. Je crus de mon honneur d'y ſuivre tant d'autres qui m'avoient précedé, j'obſervai avec Rhidilles les dehors les plus exacts; mais je ne négligeai aucune occaſion de venger mes paſſions rébelles de la contrainte où les tenoit la preſence d'un Amant que j'idolâtrois, & par ce manége je trouvai le moyen d'accorder mon cœur & mon temperamment.

Je fus obligée d'aller trois fois à Verſailles.

Un Magistrat attaché au Conseil rapportoit notre affaire, il falloit le soliciter. Quelque sévére qu'un Juge paroisse aux yeux du Public, il est bien rare de le voir dans son Cabinet garder les bienseances de la Magistrature. La femme quelle qu'elle soit, est un animal insidieux, qui met en défaut la plus haute sagesse, & qui désarme la plus austere Philosophie. J'eus lieu de m'appercevoir que Monsieur N . . . . n'étoit pas encore malgré son grand âge à l'abri des passions; il perdit de vuë la distance de nos états, & ne vit plus en moi qu'une femme capable de lui plaire. L'avanture étoit belle, si la partie eut été égale; je me tins sur la défensive, je craignois de perdre à beau jeu; & rien ne m'obligeoit à faire pour ma Troupe de pareilles avances. Il en prit pour moi quelqu'estime, & ma modestie de commande accelera notre Jugement; l'esperance du triomphe enflamma le Rapporteur, mais j'en fus quitte pour de petits frais, que le peu de valeur a fait sans doute retrancher des Tarifs du Conseil.

Le Lecteur est peut-être curieux de sçavoir quel étoit le fonds de nôtre affaire; il y auroit de l'injustice à lui refuser cette satisfaction. Nous avions joué le Tartuffe, un Juge de Rouen qui grossissoit le nombre de specta-

ſpectateurs crût ſe reconnoître dans l'Acteur qui étoit chargé de ce Rolle ; les plaintes ſuivirent de près une préſomption ſi incertaine, la Robe offencée ſe ligua, & notre Theatre eſſuya les déſagremens d'un interdit, dont la durée nous ruinoit. A force de ſollicitations on eut la permiſſion de repreſenter juſqu'à ce que le fond de l'affaire fut décidé ; la faveur ou notre mauvais droit rendoit notre partie ſupérieure, quand le directeur, homme d'eſprit & de reſources, imagina qu'il pourroit partager avec l'Egliſe le privilége ſalutaire d'une évocation au Conſeil. Son crédit en vint à bout, & le Juge offenſé de la liberté du Théatre, eut ordre de veiller plus ſoigneuſement à l'honneur de ſa Charge.

Les plus petites cauſes produiſent aſſez ſouvent les plus grands effets. On vit pendant mon ſéjour à Paris, renfermer à la Baſtille un homme de grand nom, mais perſonne n'eut garde de penſer à moi dans cette conjoncture, & de me regarder comme le mobile d'un évenement ſi remarquable.

Je me promenois dans le Luxembourg, & je partageois avec les coquettes du canton les regards de la jeuneſſe oiſive & voluptueuſe, quand je me vis accoſtée d'un homme

dont l'abord avoit de quoi me ſurprendre. C'étoit le Baron de Meliſſe, cet Amant maltraité que mon rendez-vous avec le Chevalier de Foliande avoit détaché de moi ſi bruſquement. Si vous êtes auſſi fidéle, me dit-il, que vous êtes aimable, on peut hazarder la reconciliation. J'avoüe que je n'eus pas la force de lui répondre, ſa préſence m'avoit déconcertée, ſon compliment ne pût me raſſurer, je me remis cependant. Baron, lui-dis je, le lieu n'eſt pas propre à la raillerie, on doit pour jamais renoncer, à ce qui eſt devenu l'objet de nos mépris. Je crois qu'il ſe ſeroit jetté à mes genoux, s'il eut été en pays de liberté; il me quitta en me ſerrant la main & je n'eus rien de plus preſſé que de me retirer, cette rencontre m'avoit troublée, je fus ſuivie. Heureuſement Rhidilles étoit à Verſailles, & n'en devoit revenir que dans deux jours; ſans cette circonſtance la jalouſie eut joüé ſon rolle, le Baron me ſeroit échapé, & j'aurois riſqué le cœur d'un Amant dont la poſſeſſion aſſuroit ma félicité. Dès ce même ſoir l'amoureux Baron ſe fit annoncer chez moi, il étoit ſeul, il uſa de ſes anciens droits avec la franchiſe de ſa Nation. J'eſſuiai ſes tendres reproches avec un ſilence qui mérita ſes careſſes, il donna tête

baiſſée

baissée dans les dangers qu'une absence de cinq ans lui devoit faire appréhender. Un amour trop vif s'épuise aisément, le Baron s'en apperçut; il crut devoir chercher dans un bon souper la réparation de ses forces. Chaillot fut pour cette nuit le théâtre sur lequel la débauche consomma notre réunion, & l'officieux Armand n'oublia rien de ce qui pouvoit la rendre complette.

Le Baron avoit fait partie quarrée. Nous poussâmes le plaisir, mais son ami s'oublia, quoiqu'il eut des raisons de se ménager, que le Baron ignoroit. Ces Messieurs se livrérent au Vin, pendant que les femmes savouroient la douceur des plus exquis rafraichissemens. Leur raison ne tint pas longtems contre les vapeurs de la liqueur enchanteresse, & nous nous vîmes bientôt chargées du soin de veiller à la conservation de nos tendres yvrognes. Les Allemans s'enyvrent par habitude, les François par plaisirs; les premiers trouvent dans l'yvresse les douceurs que nous cherchons dans le choix des Vins, & dans la délicatesse des Viandes, aussi boivent-ils sans goût, comme sans mesure, & le Vin de Brie a pour eux dans la débauche les agrémens du Nectar.

Dans son yvresse l'ami du Baron laissa tomber

tombre une Lettre que je ramassai sans être apperçu. La lecture m'en frappa s'en m'instruire ; car la matiere surpassoit ma pénétration. Je la serrai par l'effet d'une curiosité toujours dominante.

Nous nous retirâmes avec le jour, mais dès que j'eus pris quelques heures de sommeil, je consultai ma Lettre; elle informoit l'imprudent Etranger d'une révolution prochaine dans un Pays où la France ménageoit des intérêts considérables. Je crus devoir à ma Patrie un pareil sacrifice, & je partis sur l'heure même pour Versailles : Le Ministre m'accorda une audience particulière, dont le resultat fut l'emprisonnement de l'Allemand, la disgrace d'un homme en place, & la perte de la liberté pour un autre aussi connu par la haine du peuple, que par la rapidité de sa fortune.

Le Baron fut préservé, un avis secret lui fit prendre des mesures, son ami ne le chargea en aucune maniere, & on le vit bientôt reparoître; je contiuuai de le voir chez lui pendant huit jours. Rhidilles étoit de retour & m'obsedoit. Je lui insinuai que j'étois mariée à Rouen, il en parut touché, mais il traitoit cette fois l'Amour en passant, & ne se sentoit aucune disposition à un engagement durable. Je n'eus cependant aucun

lieu

lieu de me plaindre de lui, un Diamant d'un prix considérable me marqua le retour de son cœur. Je crois même que j'aurois pû le rappeller à une liaison parfaite, si peu de tems après les ordres de son Prince ne l'eussent obligé de quitter la France pour aller servir en Hongrie, où il a été tué depuis peu dans une action contre les Turcs.

Le Ministre avoit recompensé mon zêle par une ordonnance de comptant, que je négotiai, & qui rendit mon retour triomphant.

Avant mon départ je dois dire quelque chose d'un homme dont l'espéce me parut singuliére & originale. Il perdroit trop à n'être pas connu, & le public de son côté ignoreroit les services qu'il en reçoit. J'avois prévenu mon cher Intendant de mon arrivée à Paris, du séjour que je comptois y faire, & des ménagemens que je devois avoir pour le surveillant Rhidilles, qui s'étoit logé à quatre pas de chez moi: Je le destinois aux entr'actes des piéces que je jourois à Paris, il fallut décompter, & me borner avec lui aux plus simples dehors de la bonne volonté. Un accident terrible l'avoit mis au rang des invalides de Cythére, il eut assez de probité pour m'en avertir; j'évitai de prendre part à son malheur, autrement que par mes

regrets.

regrets. Je n'étois pas insensible à la perte que j'allois faire d'un si galant homme, la puissance de l'Amour qu'il avoit si bien servi ne put le défendre des effets meurtriers du Mercure, il périt en heros peu après mon retour à Rouen. Quoiqu'il m'eut aimé, comme on l'a vû d'une maniere assez desinteressée; il ne put m'oublier dans ce moment critique; il me legua son portrait, que je conserve encore dans une Tabattiere assez riche, seul & unique débris d'une fortune considérable, absorbée par le plaisir & la débauche. Prevoyant sans doute sa fin prochaine, où la nécessité d'une retraite involontaire, il m'amena un jour chez moi l'original de qui j'ai parlé, en me l'annonçant pour un homme à talens, dont la connoissance ne pouvoit être qu'utile à une fille qui vivoit du revenu de ses charmes, & auquel il avoit donné la survivance de ses emplois, (a) Versin, c'est ainsi que se nommoit alors notre candidat, qui pour certaines raisons a depuis allongé son nom. Versin, dis-je, avoit une de ces phisionomies qu'un mélange de bien & de mal empêche de définir; il étoit beau parleur, & avoit compté faire quelque fortune au Barreau; mais une conscience trop triviale l'ayant fait rayer du

(a) Avocat éxilé du Palais.

du Tableau, il étoit devenu homme à ressources, & ne vivoit depuis quelque tems que du revenu de son industrie. Il me fit ses offres avec une effusion de cœur & de paroles, dont la multiplicité m'effraya. Je n'oposai à ce torrent que des politesses, sans prendre avec lui des liaisons particuliéres avant de le mieux connoître. Je me sçai bon gré de ma réserve. L'illustre Versin s'est trop produit, il a marché à grands pas dans la carriére du maquerellage, sa complaisance poussée aux derniers excès l'a brouillé plus d'une fois avec la Police, & son nom est tombé dans un décri si universel que même aucun jeune homme n'ose en approcher sans risquer son honneur & sa réputation. Je ne sçai s'il est encore ici bas quelque Jupiter; mais la médisance a publié que Versin se mêloit de faire des Ganymedes. Je joue comme on voit un rôlle désinteressé dans le récit de ces particularités; c'est au Public à retrancher ce qui pêcheroit contre le vrai, je serois au désespoir de surprendre sa crédulité.

Mon retour à Rouen me fit connoître combien avoient été justes d'une part, les craintes de l'inconstance de mes Amans, & de l'autre les précautions que j'avois prises contre leur infidelité. Une absence de quinze

quinze jours m'en avoit déja fait perdre deux, les autres commençoient à s'ébranler, il ne falloit pas moins que ma présence pour me les conserver. Mon adresse resserra leurs chaînes, & je ne desesperai pas de rappeller les autres par une indifférence affectée. Dans le nombre de ces heureux mortels, dont mes faveurs me faisoient partager la fortune, (a) étoit un riche Négociant, à qui il arriva au logis une avanture des plus singulieres, environ un mois après mon retour de Paris. Sa femme jeune & aimable, sans être précisement belle, crût appercevoir quelqu'infidélité dans son mari, soit à la diminution du tribut conjugal, soit à quelqu'autre indice. Elle avoit du bon sens, sans s'amuser à des recherches inutiles, sans se répandre en plaintes superflues, elle prit son parti, & donna à son volage Epoux un substitut, très-capable d'en remplir toutes les fonctions. En fait d'infidélité, il n'y a que la premiére qui coute, quelque sage que soit une femme, dès quelle a franchi le premier pas, la carriere de la coquetterie se trouve bien-tôt trop courte pour elle, elle entre insensiblement dans celle du libertinage. Celle-ci prenoit à cœur la

(a) Monsieur Bioche, jadis Négociant, ruë Saint Denis, à Paris, Gendre de Coignard Libraire.

la vengeance, le Subſtitut fut au bout de quinze jours hors de ſervice, il fallut le rétablir. Le mari s'apperçut à ſon tour de certaines attentions de ſa femme pour ce pauvre garçon, elles lui parurent déplacées, c'étoit un des Garçons de ſon Magazin, il s'en défit ſous un pretexte honnête; & ſans rien dire à ſa chere moitié, quelque grand que ſoit le Benefice, un pareil coadjuteur incommode toujours le Deſſervant. Ce coup imprévû étonna cette femme, mais il ne l'ébranla pas. Elle fit ſa confidence à un de ſes voiſins, homme veuf, dont elle connoiſſoit la diſcretion, & qui d'ailleurs étoit ſon compére. Sans doute elle avoit prévu le dénoûment de l'avanture, la partie fut bien-tôt liée, le voiſin entra dans les droits du Subſtitut invalide. La ſéparation de demeure & les bienſéances étoient un obſtacle à la vivacité de leurs déſirs; on convint de ſe voir en maiſon tierce, ſans préjudice des coups fourrez qu'on riſquoit au logis. L'officieux compére ſe chargea du ſoin de tout: & par un caprice du hazard, il s'adreſſa à ma Mere, qui étoit connüe ſur le pied de femme charitable pour les Amans embaraſſez ou malheureux. La petite Chambre où Bagerria avoit logé fut deſtinée à ce couple amoureux. Ma Mere obſervoit avec

eux les mêmes bienséances qu'avec les premiers dont j'ai parlé. Nous ignorions pleinement qui étoient ces Avanturiers, trop heureux quand nous en fûmes éclaircis, au moment & de la maniére la moins prévûe. La matinée étoit le tems prescrit à leurs tendres amusemens, ils l'employoient avec une religieuse exactitude. Le mari vaquoit dans le dehors aux affaires d'un Commerce três étendu, & laissoit par son absence une libre carriére à la pretendüe dévotion de sa femme. Nous exercions notre appetit sur un monstreux Jambon dont le Compére avoit enrichi la dépense. Le vin disposoit nos Amans à la plus complette lubricité, lorsqu'il entra un personnage aussi incommode que peu attendu; c'étoit le mari, que ses affaires terminées de meilleure heure avoient mis en goût de me rendre une visite; il entra en étourdi, & me sauta au col, sans prendre garde à la Compagnie sur laquelle il n'avoit pas compté. Je ne troublerai pas la fête, dit-il, j'aurai ma part du plaisir, je suis las comme un chien. Ah! Madame, ajouta-t'il, en jettant sur sa femme un regard étonné, & changeant de couleur, que Diable faites-vous ici? Eh! quoi, mon Compere & mon voisin! Un profond silence regnoit alors. Je ne peux mieux

mieux comparer cette ſituation qu'à celle où je me trouvai moi-même quand le Baron me ſurprit entre les bras du Chevalier de Foliande, auſſi à peu de choſe près la circonſtance eſt la même. Qu'une femme dévouée à la galanterie a l'eſprit préſent. Qu'elle renferme de ruſes & de duplicité! La ſurpriſe même devient pour elle une reſſource. Non, l'innocence ne connoit point ces détours, ces ſubterfuges que le vice artificieux ſuggére à ſes Sectateurs. Qui n'auroit crû cette femme terraſſée par un pareil revers! point dutout, elle ſort victorieuſe, & ſans l'interêt qu'elle avoit à me ménager, elle m'enlevoit ſon mari pour jamais, en le perſuadant de ſa vertu. Elle ſe remit en un inſtant, & courant l'embraſſer avec un viſage où la fureur & la tendreſſe regnoient tour à tour. Ingrat, lui dit-elle, c'eſt donc ici le théatre de vos infidelités, il ma fallu un témoin pour vous en convaincre. Monſieur, qui eſt votre ami & le mien, a bien voulu ſervir ma tendreſſe outragée: Ne craignez rien pour l'objet de la vôtre, elle eſt jolie, elle eſt aimable, ſi je vous enleve à ſes charmes, je veux payer votre rançon. Tenez, continua-t'elle, mon cher cœur, en jettant ſur la table une bourſe pleine d'or, voilà le prix d'un Amant que

je vous enleve, il vous auroit bientôt convaincue de ſon inconſtance.

L'étonnement & la crainte m'avoit fermé la bouche; ma mére gardoit un ſilence preſque ſtupide; le mari étoit dans l'abbatement & la conſternation, le Compére admiroit ſans proférer un ſeul mot. Notre heroïne profita de ce moment pour enlever ſon mari dans le même caroſſe qui l'avoit amenée; ſes caroſſes & ſes larmes meritérent celles de l'époux trop crédule, la paix ſe fit, & le ménage s'en trouva mieux. Le Compere vint deux heures après nous impoſer ſilence ſur le paſſé, les choſes allérent toujours leur train. La diſcretion n'a jamais reçu le moindre échec de ma part, & je ſupprimerois cette anecdote ſi je pouvois croire qu'on connut les maſques. Au reſte le mari & la femme avoient mutuellement contracté l'habitude des plaiſirs défendus. Le premier garda quelque réſerve & continua de me voir, l'autre conſerva ſon Compere & recouvra ſon premier Amant. Les dehors ne furent pas aſſez gardé, un éclairciſſement ſuivit l'éclat, mais tout ſe termina à une indulgence reſpective.

Nous menions à Roüen une vie des plus oiſives; la belle ſaiſon qui nous avoit rendu des Spectateurs, nous les enleva dès que la Cam-

Campagne fut pratiquable, ce tems de l'année est la ruine des Théâtres; nous restames cependant, quoique on nous eut demandé au Havre, parce qu'on ne put s'accorder sur les points capitaux: d'ailleurs cette Ville est petite, les Officiers de Marine en petit nombre & quelques Négotians auroient été nos uniques Spectateurs, & trois ou quatre représentations auroient borné notre fortune. Dans les Villes du Plat-Pays on est exposé à ces sortes d'accidens, rarement se rembourse-t-on des frais du voyage; les plus habiles Comédiens s'y trouvent de niveau avec un misérable Operateur; le gout Villageois qui y règne bannit du Théatre tout ce qui ne ressent pas la farce. Madame la Baillive & Madame l'Elûë distribuent les suffrages, tout le monde applaudit à Pourceaugnac, aux fourberies de Scapin, chacun baille au Tartuffe, ou au Misantrope. D'ailleurs point de Compagnie pour les Acteurs dans ces petites Villes, le Spectacle finit vous êtes isolé; le préjugé y domine à un point qu'on ne peut exprimer, & la femme du dernier Huissier de Campagne se croiroit pour jamais dèshonorée si elle eut parlé seulement à une Comédienne. Il est facile par là de juger du ridicule des autres à proportion du rang de leurs maris; car

en Province on eſt plus ou moins ſot, relativement aux titres & au honneurs dont on eſt en poſſeſſion.

Nous fîmes doc une nouvelle clôture de Théatre, pendant laquelle me trouvant inutile à la Troupe, je ſatisfis la curioſité que j'avois depuis long-tems de voir le Havre de Grace, & la Mer. J'avois de la derniére une idée bien imparfaite, n'ayant jamais vû que la Marée dans la Riviere de Caën. J'étois charmée de pouvoir jetter ſur ce vaſte amas d'eaux un coup d'œil ſatisfait, & de ſortir des préventions de l'ignorance Pariſienne. La diſtance de Rouen au Havre n'eſt que de dix-huit lieuës. Je pouvois être de retour en huit ou dix jours, mais je crus devoir prendre cette fois-ci avec mes Amans des meſures ſi juſtes, qu'il ne m'en échappât aucun pendant cette courte abſence.

Le Préſident vivoit toujours avec moi dans un liaiſon ſecrette, ſans porter le nom d'Amant declaré, ni en faire les dépenſes. Il jouiſſoit de mes faveurs avec plus d'aiſance & de tranquillité, que lorſque ſon amour & ſa magnificence concouroient à me plaire. Tel eſt le caprice des femmes, que ce qui leur eſt offert ne les flatte que médiocrement, un cœur qui s'échape, irrite leurs deſirs. La poſſeſſion trop aiſée du Préſident n'avoit eu

eu pour moi rien de bien, intéressant. Dans l'agitation d'une volupté tumultueuse, les homages réïtérez de son cœur, ses profusions avoient à peine effleuré ma tendresse, je les avois même quelquefois reçües avec une indifférence offençante. Cet Amant refléchit, brise ses indignes chaînes & m'échappe; sa liberté m'offense, la vanité semble réveiller l'Amour; je poursuis l'Amant fugitif, il conserve ses avantages, & me traite en Avauturiére. Sonde qui le pourra les replis tortueux d'un cœur féminin! L'amour cavalier du President me touchoit davantage que cette tendresse respectueuse, cette liberalité dont il avoit si inutilement fait usage auprès de moi. Le salaire regulier de mes faveurs excitoit en moi la reconnoissance que les plus riches presens n'avoient pû obtenir. Je les regardois alors comme un encens qui m'étoit dû, comme le tribut que mes charmes éxigeoient de tous les cœurs. Devenuë plus reflective, la necessité m'avoit appris à connoître ce que vaut le cœur d'un Amant, & combien il importe à une fille isolée du côté de la fortune de bien serrer les nœuds dont il est attaché. Ce n'est pas cependant que le President en agit mal avec moi, jamais homme n'eut de plus belles maniéres

avec une fille de mon eſpece. Notre tête à tête duroit une heure, un rafraichiſſement honnête varioit nos plaiſirs, ſervoit même à les renouveller; rarement quittois-je la partie ſans qu'il ajoutât aux arrerages de ma penſion quelque petite galanterie. C'eſt ainſi que nous vivions. Mais quelle différence entre un Amant qui paye des faveurs offertes, ou qui achette chérement l'eſpérance d'en joüir. Il voyoit bien à mes façons que j'étois beaucoup plus à lui, il convenoit que je donnois aux plaiſirs quelque choſe de plus picquant, j'aurois même renoncé pour lui à tous les autres, excepté à Rhidilles, s'il avoit été diſpoſé à me rendre l'ancienne préférence. Mais je l'ai déja dit, il conſervoit ſes avantages, il voulut joüir du plaiſir ſans engagement. Je n'étois plus qu'une fille de journée, traitée avec quelques égards; mais tant tenuë tant payée. Profités de cette leçon, jeunes beautés, dont les appas ſont toute la fortune: menagés avec art un Amant utile, une careſſe, un ſouris bien placé lui forgeront des chaînes éternelles. Sa préſence doit toujours gêner vos paſſions, & preſcrire des bornes à l'amour propre. Je reviens à mon Voyage.

Le Preſident eut la bonté de nous prêter

une

une Maiſon de Campagne qui lui appartient à deux lieuës de Caudebec, je dis nous, parce que le Directeur & ſon aimable épouſe ſe trouverent pris de la même curioſité que moi. Ma mére voulut reſter à Roüen pour y avoir l'œil ſur mes Amans, & les maintenir dans la dépendance. Je lui ſçus très bon gré d'une attention ſi marquée ; elle poſſedoit éminemment le manége neceſſaire à un emploi ſi délicat. Complaiſante juſqu'à l'excès, je crois qu'elle n'auroit fait aucune difficulté de chercher les remédes convenables, ſi l'abſtinence en eut maleficié quelqu'un, afin de me l'attacher de nouveau par la reconnoiſſance. Rhidilles ne pouvoit cette fois m'accompagner ; à peine étoit-il de retour de Paris, où les ordres de ſon pere l'avoient retenu après moi, & il venoit de perdre ſon oncle tout nouvellement. Un Voyage auſſi gratuit n'auroit pu s'ajuſter avec les bienſeances du Deuil : il me falloit cependant un compagnon ; mon addreſſe m'en procura un dont j'eus tout lieu de me loüer.

C'étoit un jeune homme fraîchement échappé à l'autorité paternelle, par une émancipation prématurée, qui l'avoit mis à la tête d'un revenu conſidérable. Si c'eſt ſe faire honneur de ſon bien que de le dépen-

ſer en étourdi, celui-ci ne couroit aucunement les riſques du deshonneur. Un Valet de Chambre décoré du titre reſpectable de Gouverneur, ſervoit de Mentor à ce nouveau Telemaque, à qui le noble deſir de perfectionner ſes connoiſſances par les Voyages, avoit fait prendre l'eſſort. Mais ce Gouverneur étoit un honnête fripon, qui connivoit aux débauches de ſon Maître, parce qu'il y trouvoit un voile à ſes infidelitez. Ce fut avec ce Galant homme que je liai la partie. Son jeune Maître commençoit ſes Voyages par l'Angleterre, & devoit s'embarquer au Havre. Nous nous trouvâmes au Bureau de la Poſte à deſſein tous deux d'y retenir une Chaiſe, il n'y en avoit plus qu'une, il me la ceda poliment, & pour ne pas demeurer en reſte de politeſſe j'offris de la partager avec lui. Un coup d'œil m'avoit annoncé que l'avanture ne ſe borneroit pas là. Après quelques conteſtations l'officieux Gouverneur engagea ſon Maître, en jettant ſur moi un régard qui acheva de m'inſtruire. La Chaiſe fut retenuë ſous mon nom, & payée des derniers du jeune Voyageur. Tout étoit prêt, nous devions partir le lendemain. Rhidilles & Bagerria ſoupérent au logis. La chére fut entiére, & la joye qui aſſaiſonoit nos plaiſirs me

me préparoit agréablement aux incidens du Voyage. Rhidilles se précautionna contre les rigueurs du celibat; j'épuisai mon sçavoir faire pour lui marquer combien sa santé m'étoit chére, & pour la mettre à l'abri des pernicieux effets d'une trop longue continence. Je dissipai quelques nuages de jalousie sur ma conduite de Voyage, son ame plongée dans l'yvresse de l'amour, retrouva sa tranquillité sur mes lévres & entre mes bras.

Nous partîmes de grand matin, & ne fûmes cependant coucher qu'à Lislebonne, nous avions dîné à la Maison du Président, & n'en étions partis que très-tard. Cette Maison nous parut jolie, le Maître avoit donné quelques ordres dont le Concierge s'acquitta avec une politesse qui n'est pas commune parmi cette sorte de gens, il eut lieu d'être contens de nous, & de souhaiter notre retour. Nous arrivâmes au Havre d'assez bonne heure pour voir la Citadelle & le Bassin.

Cette Ville est petite, & n'a pour Habitans que des Négocians ou des Marins. Les abords m'en parurent très-riants du côté de la Terre; mais la vûë seule des Canons & des Fortifications qui en défendent les approches du côté de la Mer me fit

fit trembler. Je n'étois pas encore familiarisée avec ces objets guérriers. Le Lecteur me dispensera du détail de la Citadelle, assez d'autres en ont parlé, & les termes de l'art me sont trop étrangers pour entreprendre cette description. J'ai oüi dire à des gens qui avoient vû quelque chose, que cette Place étoit une des meilleurs de l'Europe. L'Ingénieur le plus chagrin en demanderoit-il davantage à une fille?

J'avois vû à Roüen quelques petits Bâtimens, qui m'avoient donné une idée assez grossiére de ceux que je vis au Havre. Outre les Vaisseaux Marchands nous y trouvâmes trois Vaisseaux de Roi; la vûë de ces Colosses flottans, le nombre des Manœvres qui les font mouvoir, les hommes qui les montent, tout mérite l'admiration, & inspire du respect pour l'industrie & la hardiesse humaine. Cette vaste étenduë d'eau où l'œil se perd, & sur laquelle les plus gros Vaisseaux dans un médiocre éloignement paroissent à peine, vous pénétre d'une certaine frayeur, & cette frayeur est plus éloquente & plus persuasive que tous les livres.

Nous fîmes quelques petites parties de plaisir sur la côte, sans autre mal que celui de bien vomir, & après un séjour très modeste nous nous retrouvâmes à Roüen au

bout

bout de huit jours d'abſence. Mon retour fut plus tranquille que n'avoit été le départ. Mon Voyageur étoit parti pour Londres dans un Vaiſſeau d'Hambourg qui devoit y toucher. Je n'ai jamais depuis entendu parler de lui, ſoit qu'il eut pris un nom de Voyage; (il ſe faiſoit appeller Perſeval) ſoit qu'il ait peri dans ſes courſes; ſoit enfin, comme il eſt vrai-ſemblable, qu'il m'ait oubliée. Il pouvoit au plus commencer ſa dix-huitiéme année. Sans avoir un grand uſage du monde, il avoit déja dépouillé cette timidité ordinaire à tous les jeunes gens, & cette hardieſſe naiſſante étoit l'effet d'un penchant des plus marqués pour la débauche. Une ſi heureuſe diſpoſition avoit été ſecondée par une éducation convenable à un Seigneur, il ſortoit de bonne main, & avoit reçû dans un Maiſon fameuſe à Paris les premiéres teintures du goût Romain. La lubricité Angloiſe & les beautez complaiſantes dont ce Pays abonde lui auront inſpiré du mépris pour moi. J'avois commencé à le remettre dans le bon chemin, s'il eut paſſé un mois ſous ma férule, j'aurois achevé de le rendre à la nature; mais je fus obligée d'abandonner mon Proſelyte aux ſoins de l'Amour & de la raiſon. Cette derniere ne va pas loin quand les paſſions bruta-

brutales ſont de la partie; il aura ſans doute pris en Italie les derniéres touches du Socratiſme.

Il prit feu aiſément, c'eſt le propre d'un caractere livré à la volupté, je preſſentis qu'il demandoit du particulier avec moi. Baron ſon Valet de Chambre s'en étoit apperçû le premier, & par une complaiſance digne de lui, il s'écarta de la Chaiſe pour laiſſer à ſon Maître la liberté de s'expliquer. La déclaration ne ſentoit point l'écolier, il avoit de l'eſprit, il s'en tira au mieux. La proye étoit bonne, il y auroit eu de l'imprudence à la laiſſer échapper. Je n'affectai de reſerve & de modeſtie que ce qu'il en falloit pour enflâmer mon homme, j'y réuſſis. La pétulance de ſes deſirs ne tarda pas de s'expliquer par la vivacité libertine de ſes mains, les regards inquiets du Poſtillon, arrêtoient à peine les mouvemens convulſifs de ſon impatiente tendreſſe. Sa précipitation ne ſervit cependant qu'à rendre le marché plus avantageux pour moi. Il fallut attendre juſqu'à Lislebonne : La preſence du Directeur & de ſa vertueuſe épouſe, le reſpect dû à la Maiſon du Préſident mettoient un frein à ſes empreſſemens & à ma propre incontinence; car je n'étois pas fâchée d'eſſayer les forces de ce nouvel Athlete.

Athlete. L'intervalle me donna le tems nécessaire aux reflexions, mon homme en fut la dupe. Quelque suspect que dût lui être mon état, il estima ma personne, elle fut mise au plus haut prix, je le touchai avant l'exécution du marché, dont les conditions ne furent accomplies qu'après le soupé. L'agitation de la Chaise, la vuë des Campagnes riantes, la circonstance allumoient mon temperamment trop susceptible. L'heureux Perseval se perdoit dans mes embrassemens ; je fus satisfaite de son sçavoir faire, il approchoit des talens & de la delicatesse voluptueuse de mon défunt Intendant. Ce souvenir m'anima, un feu nouveau coula dans toutes mes veines. Perseval étoit un garçon instruit, avec qui je m'apperçûs qu'il n'y avoit point de faux-bond à craindre. Les liqueurs aident la nature, & nous passâmes une nuit des plus libertines. A peine sorti des bras du sommeil, l'incontinent jeune homme voulut, ainsi que dit Rousseau, trancher du Cardinal. Je n'ai jamais laissé prendre ce chemin, je le remis dans la route avec un peu d'indignation. Il s'excusa sur ses principes. Nous nous racommodâmes, & nos Orgies duroient encore quand l'heure du départ nous fut annoncée par le complaisant Baron.

Une

Une eſcarmouche ſi vigoureuſe m'avoit extrêmement animée contre mon adverſaire; j'achevai de le deſarmer au Havre, mais ma victoire me coûta cher. Perſeval avoit une vertu prolifique, dont aucun de mes Amans ne m'avoit encore donné des marques: j'étois cependant de bonne foi, & je n'ai jamais fait aucun uſage de ces précautions criminelles que les femmes coquettes employent au grand détriment de l'eſpéce. On auroit pû faire de ce vigoureux garçon un eſpéce d'honnête homme. C'étoit un vrai gibier de femme, il joignoit beaucoup de douceur & de complaiſance à une grande aptitude pour les plaiſirs les mieux pouſſez, il ne fit cependant qu'une impreſſion très-paſſagére ſur mon cœur. La place étoit priſe, Rhidilles n'en laiſſoit de libre que les dehors, & je vis partir d'un œil ſec ſon redoutable Rival.

Rien n'égala ma ſurpriſe quand je m'apperçûs même avant mon retour à Roüen, que je n'étois pas condamnée à la ſtérilité. Un tems auſſi conſiderable paſſé ſans aucune accident dans les exercices redoublez de la galanterie la plus conſommée, m'avoit donné une intrépidité remarquable au milieu des perils, je m'en croyois pour jamais à couvert; mais enfin le terme fatal étoit arrivé.

Que

Que de reflexions! La petitesse de ma taille m'ôtoit le pouvoir de cacher mon avanture; il falloit gratifier de la paternité quelqu'un de mes Amans, sans être precisément sûre de la crédulité d'aucun. Le dépérissement de mes charmes étoit un malheur à craindre. Ma Mére fut tout mon conseil. Elle me suggera bien des expediens, aucun ne fut de mon gout: mon embarras augmentoit à vuë d'œil; une frayeur causée par la chûte d'une planche qui tomba à mes pieds sans me blesser, me tira d'affaire, & j'en fus quitte cette fois pour la peur, & pour huit jours de résidence involontaire.

A un évenement si intéressant pour moi, mon malheur en joignit un autre, dont les suites ont bien couté des regrets à mon cœur, & souvent noyé mes yeux dans les larmes. Rhidilles & Bagerria furent rappellez en Espagne par les ordres de leur Pere, qu'une maladie de langueur retenoit à Cadix depuis plusieurs mois. Ces ordres étoient supérieurs. La nature & l'interêt en prescrivoient l'exécution, il fallut y obeïr malgré les retardemens que l'amour faisoit naître. Mon cœur, helas, pressentoit le malheur dont j'étois ménacée! Nous avions célébré mon retour avec la même profusion de tendresse que mon départ. Les assauts de Perseval

n'avoient rien diminué de ma vigueur à repousser ceux de Rhidilles. L'inclination ajoûtoit à ma bravoure avec celui-ci, mais que je me trouvai différente de moi-même, lorsqu'il vint prendre congé de moi! Un sombre nuage couvrit mes yeux, mes membres éssuyerent tour à tour un fremissement mortel; mon cœur livré aux plus vives atteintes, se disoit à lui-même, (& il n'étoit que trop vrai) que je voyois pour la derniére fois celui qui faisoit mon bonheur. Quoiqu'il tachât d'égayer nos adieux par les plus tendres embrassemens, je demeurai livrée à ma tristesse dans le même tems que l'amour sembloit le fixer entre mes bras. Je le voyois expirer couvert de sang & de blessures, au milieu d'une troupe de Barbares, dont l'acharnement ne respectoit ni mes larmes ni ma tendresse,

Temeraires Philosophes, qui par des raisonnemens captieux voulez nous persuader que l'avenir est absolument impénétrable à l'esprit humain, une femme meprisable à vos yeux, ose vous donner un démenti formel. Oui, nos ames ont assez de relations avec les intelligences qui Président au concours des causes secondes, pour percer au moins en partie ces profondes tenébres, mon expérience confond tous vos syllogismes, &

si,

ſi, comme il eſt hors de doute, ce n'eſt pas par le ſeul éffort de l'imagination que je prevû la mort de mon Amant, il faut convenir que c'eſt par un effet de la communication nécéſſaire des Eſprits.

En effet, Rhidilles & ſon Frere s'embarquérent ſur un Vaiſſeau Anglois qui étoit deſtiné pour Gibraltar, & que le mauvais tems avoit obligé de relacher au Havre à la hauteur du Cap de Finisterre. Ils ſe virent attaqués par un Corſaire de Salé qui les aborda: le Bâtiment Anglois avoit beaucoup moins de monde, & n'étoit point armé en Guerre, cependant ſa défence fut belle, parce qu'il y avoit à bord nombre d'Officiers de la Garniſon de Gibraltar, qui ſe battirent comme des Lions. Malgré la ſuperiorité du Corſaire, les deux Freres avec pluſieurs autres paſſérent dans ſon bord, ils y firent un carnage éffroyable, mais ils auroient enfin ſuccombé ſans le ſecours d'un Vaiſſeau Hollandois, dont la vuë rallentit l'ardeur des Saletains. Le Corſaire avoit le vent, il s'en ſervit pour éviter d'être pourſuivi. Nos Anglois ne jugérent pas à propos de le ſuivre, ils avoient été trop maltraitez; preſque tout leur monde étoit bleſſé. Bagerria étoit de ce nombre, mais pour Rhidilles, il avoit perdu la vie ſur la fin du Combat. Son

Frére m'écrivit cette facheuse nouvelle aussitôt qu'il fut arrivé à Gibraltar. il n'oublioit rien pour me consoler, quoiqu'il parut lui-même inconsolable. Toutes ses expressions ne respiroient que la douleur, & marquoient la tristesse la plus profonde.

Une nouvelle si frappante, combinée avec ma grossesse, dont les suites m'éfrayoient, me jetta dans un état que l'Amour seul peut définir. Ma Mére craignoit pour ma vie, elle ne me quitta pas, & je dois ma conservation à ses soins. Les extravagances que la fiévre me faisoit faire pouvoient se terminer à quelque chose de funeste. Ma douleur s'émoussa, je repris ma tranquilité & mes forces, mais j'ai conservé un chagrin que rien n'a pû dissiper. La varieté des objets ausquels je me suis livrée tour à tour n'a pas effacé de mon cœur un Amant trop digne de moi. J'adore encore sa mémoire, & les larmes dont j'arrose ces caractéres ne seront pas le dernier sacrifice de ma tendresse. Peu après ce cruel accident, je me vis, ainsi que je l'ai dit, déchargée du fardeau embarassant que m'avoit imposé l'inconstant Perseval. Je ne peux absolument pas décider si cet incident me donna quelque satisfaction. Quoique j'eusse beaucoup à appréhender, je suis femme, je n'étois pas autrement fâchée d'être

mére,

mére, il n'y avoit que les circonſtances qui empoiſonnoient le plaiſir de la maternité.

La ſaiſon favorable aux Spectacles approchant, nous rouvrîmes le Théatre. Il y avoit dans la Troupe quelque changemént, je me trouvai chargée des grands Rôlles, je m'acquittai de quelqu'uns avec la ſatisfaction du Public. Soit indulgence de ſa part, ſoit effectivement que j'euſſe acquis quelques talens, on s'apperçût que le nombre des Spectateurs groſſiſſoit tous les jours. L'attention du Directeur à repreſenter tout ce que Paris pouvoit donner de nouveau, concouroit avec la nôtre à faire briller le Théatre de Roüen.

Quelque mépriſable, ou quelque mépriſée que ſoit la catégorie dans laquelle l'homme ſe trouve placé; le plus petit degré d'élévation, la moindre marque de diſtinction au-deſſus de ſes égaux, lui paroît remplir le vuide de ſon néant; & le venge en quelque ſorte des caprices du ſort. L'indépendance & la ſuperiorité lui ſont naturelles. Tout ce qui l'éloigne de cet état primitif lui fait violence. Le premier pas qu'il peut faire vers la liberté le dédommage des amertumes de la dépendance, & diminuë le poids des afflictions. Tel étoit mon état quand je me vis un peu conſidérée dans ma Troupe, &

 que

que le Public m'eut honorée de quelques applaudissemens. Les mépris humilians dont ce même Public m'avoit accablé, s'éclipsérent de mon souvenir. La mort encore assez recente de mon cher Rhidilles ne me parut plus qu'un évenement naturel que je devois subordonner à la raison, & sans cesser de cherir sa mémoire, je m'abstins d'honorer ses cendres par un desespoir inutile & toujours équivoque.

Dans l'Automne de cette année 173. . . la mort fit un vide dans notre Troupe & nous enleva une Actrice qui promettoit d'exceller un jour dans le tragique. Cet accident ne nous dérangea que très-peu, parceque chacun s'empressa de suppléer à la défunte, & que nous avions débauché à l'Opera Comique de Paris un Sujet qui se trouva bientôt en état de réparer notre perte. C'étoit une fille de vingt ans, dont la figure plaisoit infiniment, sans avoir cependant ces charmes séducteurs qui triomphent invinciblement des cœurs disposez à l'amour. Une taille bien prise & degagée, une gorge dont la blancheur & l'agitation fixoient les regards les plus vagabons, une démarche noble sans être composée relevoient encore les agrémens du visage, sur lequel éclatoit la douceur du caractére.

Il est rare de voir une femme rendre justice

à la beauté d'une autre femme. Soit foiblesse, soit malignité, dans notre sexe, nous cherchons toujours à déprimer celles à qui la nature a distribué des avantages qu'elle nous a refusés: Si l'universalité des suffrages met à couvert de nôtre critique les dons corporels, nous avons notre revanche sur les foiblesses du cœur, ou les défauts de l'esprit, & il est indispensablement necessaire qu'une beauté qui se met sur les rangs, se voye exposée aux traits de la médisance ou aux opprobres du mépris. Les hommes ont de ce côté un avantage bien réel sur nous, non-seulement ils adorent la beauté dans les femmes, ils la respectent même dans les autres hommes, à moins qu'elle ne se trouve jointe à des vices honteux ou à des foiblesses ridicules. Quant à moi, malgré le nombre de mes autres défauts, je me trouve, grace à la nature, exempte de cette basse jalousie, qui fait la honte de notre sexe. La justice que je rends à l'aimable fille dont je viens de parler, est légitimement dûë à son mérite, mais elle coule de source chez moi, & j'aurois plus de peine à en dire du mal, que je ne ressens de plaisir en faisant son éloge.

Le Lecteur me sçaura-il bon gré de lui cacher le nom de cette charmante Actrice? La bienséance & la prudence sont les motifs

 de

de ma diſcrétion, j'aurois mauvaiſe grace à relever ce qu'elle-même à long-tems ignoré. Elle ne ſera connuë dans ce que j'ai à en dire, que ſous le nom de Fanchon.

A peine eût-elle débuté ſur nôtre Théatre qu'elle fut goutée univerſellement. Ses charmes enlevérent tous les cœurs, elles avoit de l'expérience, & ſçavoit à quoi s'en tenir à cet égard. Mais plus je lui connoiſſois de diſcernement & de conſommation, plus l'avenir me cauſoit d'inquiétudes & d'alarmes. J'avois primé juſqu'alors dans cette vaſte cariere, que fournit un amour peu ſcrupuleux. Il étoit à craindre qu'une Rivale ſi dangereuſe ne m'enlevât mes avantages. Je voyois chaque jour multiplier ſes Adorateurs, mes amans mêmes n'étoient pas inſenſibles aux graces de la nouveauté. La choſe enfin me parut mériter mon attention. Je redoublois de ſoins & de complaiſance pour retenir mes ſujets ébranlez. Ils attribuerent à ma tendreſſe ce qu'ils ne devoient qu'à mes craintes; elles étoient trop juſtement fondées. Si Fanchon eut eut la même vivacité que moi, je me ſerois vû reduite en moins de rien à travailler ſur nouveaux frais. Ce n'eſt pas qu'à ſes charmes elles ne joignit un vrai penchant à l'amour, & qu'elle n'en ſçût bien ſavourer les douceurs. Il ſuffit d'être

d'être animal pour desirer ces plaisirs; & les rechercher avec ardeur; mais le fond de son temperamment étoit l'indolence & la langueur. Les contraires aboutissent presque toujours au même terme, & ma vivacité ne me guidoit pas plus surement à la volupté, que l'indolence de mon amie la conduisoit au plaisir. La difference, s'il y en avoit, consistoit dans les reprises plus ou moins repetées.

J'appelle ici l'aimable Fanchon, mon amie, quoique je vienne de la representer comme une rivale que j'aprehendois. C'étoit peu pour moi d'avoir rappellé la constance de mes Amans prêts à déserter; il falloit me concilier l'amitié de cette fille redoutable, & passer avec elle une transaction d'intérêts amoureux.

Je lui offris un souper, elle l'accepta. Ma mere se trouvoit indisposée, nous restâmes tête à tête; je sortois de chez le President, il avoit ce soir là un peu poussé les plaisirs, inclination de ma part, disposition de la sienne. Nous avions fait une petite débauche, tout me mettoit de bonne humeur. Dès que je me vis libre avec ma compagne: „ Les momens sont précieux, lui dis-je: „ ma chere Fanchon, j'ai mille choses à „ vous dire, mais je me borne à une seule,

„ je veux être votre amie. Quel eſt le „ chemin de votre cœur ? Je lui ſautai au col & l'embraſſai tendrement. En proferant ces paroles, ma vivacité la déconcerta, je profitai de ſa ſurpriſe, & rompant le ſilence : „ Nos interêts, continuai-je, „ doivent être communs ; la fortune, ſans „ doute, nous a maltraitée, c'eſt une in„ juſtice que l'Amour & la nature vous ont „ mis en état de réparer. Mais, ma chere „ amie, les hommes doivent être nos du„ pes, le Ciel ne les a formez que pour cet „ uſage ; gardons-nous de les tirer de leur „ deſtination. Vous avez des graces qui „ vous ſoumettront tous les cœurs ; „ triomphez, mais joignez toujours aux „ honneurs du triomphe, les dehors de la „ prudence & les avantages de l'utile. C'eſt „ dans l'union & la paix que vous & moi „ trouverons ces moyens infaillibles de „ victoire, qui éterniſeront l'eſclavage de „ nos imbécilles Adorateurs. Epargnez „ mes conquêtes, je reſpecterai les vôtres. „ Partageons enfin le Domaine de la coque„ terie, & mettons les cœurs à contribu„ tion, ſans nous livrer aux extravagances „ d'une rivalité qui nous détruiroit.

Fanchon, prêtoit à mon diſcours une attention parfaite, elle ne l'interrompit que

pour

pour me rendre mes caresses. Nous étions de bonne foi, l'accord fut bientôt passé, elle me promit une sauvegarde pour mes Amans, je lui jurai de ne rien entreprendre à son préjudice. Nous devinmes confidentes dès ce moment, je lui fis la cronique scandaleuse de Roüen, & ma sincerité la mit en goût de m'apprendre ses avantures.

J'ignore encore, me dit-elle, le lieu de ma naissance, & les personnes de qui je tiens une vie malheureuse. Si j'en crois les dispositions de mon cœur, & les murmures secrets qui lui échappent assez souvent, je dois être quelque chose. Je ne connois encore de la vertu que le nom, mon éducation ne m'a pas permis d'aller plus loin; mais cette même vertu a pour moi des attraits qui me font gemir sur les honteux engagemens de mon état. Par quelle triste fatalité le libertinage & la prostitution sont-ils si essentiellement attachez au Théatre, qu'une fille qui y monte cesse pour jamais d'être sage? Car je ne vous le déguise pas avec tous ces retours vers la sagesse, j'ai poussé aussi loin que personne le rafinement de la débauche & de la volupté.

J'aime le plaisir pour lui-même, je m'y livre sans étude & sans difference, quel

qu'il

qu'il ſoit, mon indolence & ma langueur s'en contentent; cette même indolence m'empêche d'y mettre des bornes, parce qu'elle m'a juſqu'ici empêché d'en connoître. Un caractére ſi indifferent me laiſſe à tous mes vices; de-là l'inutilité de mes reflexions.

Expoſée dès ma naiſſance, ou enlevée à mes Parens par quelqu'accident, j'ai paſſé mes premieres années à Orleans dans la Maiſon deſtinée aux enfans dont la filiation incertaine s'attribuë ordinairement à l'Amour. A l'âge de douze ans la veuve d'un riche Marchand me tira de ce lieu & paya charitablement une partie de mon apprentiſſage chez une Couturiere, ſe reſervant de payer le reſte ſi cette Profeſſion me plaiſoit. Une mort ſubite m'ôta cette Protectrice avant l'expiration de mon brevet, & dans un tems où j'ignorois la grandeur de ma perte. Ses héritiers ſe ſoucierent peu d'executer ſes pieuſes volontez; ils me fruſtrerent d'un legs très-honnête qu'elle m'avoit fait. Sans experience & ſans amis je ne pûs les contraidre à m'en faire la délivrance. Ce coup fut déciſif; ma Maîtreſſe perdant l'eſperance de toucher l'argent convenu, me mit à la porte ſans aucun égard pour ma jeuneſſe.

Orleans pouvoit être ma Patrie, mais je l'ignorois. D'ailleurs à quoi m'auroit ſervi cette connoiſſance, deſtituée comme j'étois de tout ſecours humain. Mon embaras me fit faire mille reflexions qui ſe ſentoient de l'incapacité de mon âge. Je pris mon parti cependant, avec aſſez de reſolution pour une fille de treize ans. Ma défunte bienfaictrice avoit un Confeſſeur qui m'avoit quelquefois vu près d'elle, je crûs devoir m'adreſſer à lui; l'execution ſuivit de près le projet, je lui expoſai mes diſgraces, il parut entrer dans ma ſituation, & jettant ſur ma petite perſonne un régard, dans lequel malgré ma ſimplicité je démêlai plus que de la compaſſion. Votre état eſt bien touchant, me dit-il, ma chere enfant, mais ne deſeſperé de rien, la mémoire de Madame N. . . . . merite que je m'intereſſe pour vous, elle vous aimoit; il vous faut un azile, je vous en vais donner un auprès d'une Dame reſpectable par ſa vertu; je n'exige de vous qu'une parfaite docilité & une entière ſoumiſſion à tout ce qu'elle vous preſcrira, à cette condition rien ne vous manquera, j'aurai ſoin de vos petites affaires. Il me donna un billet pour cette vertueuſe perſonne, chez laquelle je me rendis toute remplie des idées enfantines,

tines d'un bonheur prochain. C'étoit une femme d'âge moyen, dont l'exterieur composé annonçoit une piété consommée, & chez qui tout respiroit un air de dévotion, qui en auroit trompé bien d'autres. Je fus reçuë à bras ouverts, j'étois assez propre, je me vis agrégée sur le champ à quatre autres filles de mon âge, qu'on occupoit dans cette sainte Maison à des ouvrâges convenables au sexe: elles étoient toutes fort jolies, j'appris dès le soir même que la main charitable qui me procuroit cette retraite les y avoit conduit avant moi. Deux autres grandes filles d'environ vingt ou vingt-deux ans, partageoient avec notre directrice la surveillance de la jeunesse. Les ouvrages se vendoient, le produit en étoit mis en masse, & servoit à l'entretien de tout le monde. La Providence pourvoyoit à la nourriture d'un autre façon: la Priere soutenuë d'une lecture édifiante se faisoit regulierement à certaines heures; aucune visite seculiere ne troubloit les exercices de la petite Communauté. Le saint homme dont je viens de parler en avoit exclusivement banni tous les mortels, à l'exception de deux Cooperateurs discrets, qui travailloient avec lui à la sanctification de tant d'ames. Peu de jours après mon arri-

arrivée il se tint une assemblée, dont l'objet important étoit de remplacer une fille qui depuis peu de jours avoit épousé un fort honnête homme. Ces trois Messieurs dont la vie édifiante prévenoit tout le monde, avoient des ressources infinies dans les charitez dont ils étoient dépositaires, & dans les quêtes qu'ils avoient la liberté de faire. Ces fonds servoient à la nourriture de tout notre monde, & à l'établissement de celles que l'incertitude de l'avenir pressoit de prendre un parti. Nos pieux Directeurs les aidoient encore de leur crédit, & répandoient presque toujours des graces sur les crédules époux qu'elles avoient sçû séduire. C'est ce qui venoit d'arriver au mari de celle qu'il s'agissoit de remplacer. La Maîtresse d'un Fermier General avec laquelle nous avions des correspondandances, lui avoit fait donner un emploi considerable.

Je n'avois garde de prévoir l'honorable choix qu'on alloit faire de moi. Tous les usages du Pays m'étoient inconnus, une profonde discretion voiloit les mystéres, & ce voile ne tomboit qu'au sortir de la classe où l'on m'avoit placé dès mon entrée. Je joüois avec mes quatre compagnes pendant les délibérations du conseil. Une

seule

ſeule choſe m'inquiétoit. Je m'étois apperçu que depuis quelque jours la Supérieure me conſideroit avec une attention marquée; mon linge étoit curieuſement examiné, on avoit pour moi certaines prévenances que je remarquois qu'on n'avoit pas pour les autres ; on m'avoit habillée plus proprement. Ces diſtinctions me donnoient à penſer, mais mes reflexions n'alloient pas bien loin, j'attribuois tout cela à la bonté de notre mere; c'eſt ainſi que nous la nommions.

Je fus appellée: on m'introduiſit dans la Salle d'Aſſemblée. Le Confeſſeur de ma bienfaictrice m'interogea ſur mes diſpoſitions à l'égard de la Maiſon, ſonda ma reconnoiſſance & ma diſcretion. Satisfait de mes réponſes, il m'enjoignit de choiſir un Directeur dans les trois vertueux Perſonnages dont il faiſoit nombre; mon choix tomba ſur lui, il en parut mécontent. Ces Meſſieurs n'avoient pas encore dépouillé tous les ſcrupules. Leur pieux Quiétiſme épargnoit les ames qui leur étoient perſonnellement ſoumiſes. Mon choix fait, je prêté le ſerment de ne jamais reveler les choſes dont je ſerois témoin dans la ſuite, c'étoit un préalable pour être admiſe, je le fus ſans empêchement, & mon initiation com-

commença par les embrassades de toute l'Assemblée. Je remarquai que les femmes se contentoient d'un baiser simple & ordinaire. Celui des hommes plus animé, & pris sur mes levres, m'agita davantage, & me fit sentir les premieres impressions de la nature. On servit une Collation friande & dévote. Le vin bannit insensiblement la pudeur, la conversation s'anima & devint libertine. Les mains prirent part au plaisir; les foibles obstacles qui s'oposoient à leur badinage furent bien-tôt écartez, & les baisers prodiguez voltigeant sur la gorge & sur les autres charmes exposez à la vuë, formoient un spectacle bien nouveau pour moi. C'étoit le signal. Notre Supérieure, en femme modeste & complaisante, s'éclipsa, elle avoit sa partie faite ailleurs. Un vieux Bourgeois dont le Jardin communiquoit au nôtre par un Cabinet secret, étoit le Titan de cette nouvelle Aurore. Mes reflexions sur ce qui se passoit à mes yeux duroient encore quand je me vis entre les bras de celui qui étoit resté veuve par le mariage dont j'ai parlé. Aimable Fanchon, me dit-il, vous m'êtes dévoluë, il faut subir la loi commune, & vous conformer aux usages de cette sainte Maison; Ces paroles assai-

 sonnés

ſonnés d'un baiſer des plus lubriques acheverent de me déconcerter; mon ſilence paſſa pour un aveu, & mon pieux ſéducteur enflamé par l'exemple de ſes Confreres commençant par un prélude qu'il n'avoit pas puiſé dans le Rituel, anima mon indolence. Je reſtai en proie à ſes deſirs, & ma Virginité ſe trouva pour ce coup la victime de mon ignorante crudelité. Qu'on fait rapidement ſon chemin quand on a de ſemblables guides! En moins de huit jours j'acquis dans cette ſçavante Ecole plus de lumieres, que ſix mois n'auroient pû m'en donner au milieu du grand monde; j'avançai à grands pas dans la route du libertinage & la nature éveillée par des plaiſirs dont nul remors n'altereroit la douceur, me mit bien-tôt en état de donner à mes Maîtres des leçons de volupté. La ſotte prévention avec laquelle on s'accoutume dès l'enfance à conſiderer les gens d'Egliſe, dominoit abſolument chez moi; d'ailleurs la régularité extérieure de notre conduite m'en impoſoit, & ne pouvant me figurer du crime dans une vie que la Religion me paroiſſoit autoriſer, je m'étourdis ſur les principes de ma premiere éducation, & j'eus bientôt perdu de vue la foible lueur de ce flambeau.

Que

Que de ſcelerateſſe & d'hypocriſie dans ceux que la Religion voit à la tête de ſon culte! Comment ne ſerions-nous pas tentées de la croire une fable à la vue du peu de cas qu'ils en font eux-mêmes! Que les hommes ſont ſimples, Ma chere Fanchon, me diſoit quelquefois mon Papelard, de ſe figurer qu'un Dieu qu'ils croyent punira les foibleſſes d'un amour ſubordonné à la nature. Non, mon cher cœur, ſes foudres ſont reſervées pour les crimes, en eſt-ce un d'aimer la créature, dont la beauté nous rappelle à lui? Devenus par état les interpretes de ſes Loix, nous en perçons la ſainte obſcurité, nous leur rendons le ſens qu'une politique adroite a ſçu détourner à ſes fins, laiſſons donc, continuoit-il, les ſimples errer dans les voyes d'une ſimplicité ſtupide, livrons-nous ſans reſſource aux tendres égaremens d'une paſſion innocente, & ſçachons nous borner aux devoirs capitaux de la Societé. Que ces diſcours ſéduiſans plaiſoient à mon indolence, & fortifioient en moi l'habitude d'ignorer tout ce qui auroit répandu quelqu'amertume ſur des plaiſirs dont l'uſage avoit chez moi precedé la raiſon? Je paſſai trois ans dans cette ſainte lubricité, pendant leſquels mon Amant me

rendit deux fois Mere. C'étoit un homme d'environs quarante ans, dont le corsage annonçoit la vigueur. Son tempéramment échaussé par l'usage des nourritures choisies, le mettoit à portée de tenir contre les desirs les plus mutins & la Nature en avoit fait un Heros redoutable aux femmes chez qui la proportion n'étoit pas observée: J'en parle avec une certitude de laquelle ses premieres approches me laisserent des motifs; mais ces Messieurs sçavent plus d'un metier, & dès le lendemain les ruines douloureuses de ma virginité me présenterent plus qu'une route dont les petites difficultés rendoient les plaisirs plus piquans.

Le terme marqué pour la destruction de notre petit serail arriva; certains pressentimens fâcheux m'annoncerent ce grand évenement, je ne pus trop alors demêler ce qui les occasionnoit. Je me persuade aujourd'hui qu'il est de certains momens où nos esprits dégagez de la matiere, parviennent à quelque prévoyance de l'avenir par une sage combinaison du présent & du passé. C'est aux Philosophes à décider sur un point si obscur.

Dans cet endroit interessant de l'Histoire de Fanchon, le souvenir de mon cher Rhi-
dilles

dilles couvrit mes yeux de larmes. Je me rappellai les triſtes preſſentimens que j'avois eu de ſa perte prochaine, & j'interrompis cette charmante fille par mes ſanglots. Elle en fut allarmée; & ſans connoître le juſte ſujet de ma douleur elle entreprit de me conſoler. Pardonnez, lui dis-je, chere Fanchon, un mouvement dont la cauſe vous eſt encore inconnue, j'approuve fort votre maniere de penſer ſur la poſſibilité de notre pénétration dans l'avenir. Nous ne differons que dans les moyens d'y parvenir. Je ſoumets comme vous mon opinion à celle des Sçavans. J'ai depuis peu éprouvé la réalité de ces lumieres imparfaites que notre inquiétude empêche de ſe perfectionner, elles m'annonçoient la mort d'un Amant aimable & trop aimé, ma tendreſſe exigeoit le tribut que je viens depayer à ſa mémoire.

La nuit déja fort avancée obligea mon amie de ſuſpendre ſon récit, elle ſe retira, & m'en promit la continuation. La ſingularité de ſes premieres avantures avoit piqué ma curioſité, je fis mon poſſible pour l'engager le lendemain au ſortir d'une répétition que nous venions d'executer; elle étoit importante. La Ville nous avoit demandé Britannicus de Monſieur Racine; il étoit

de notre interêt de réussir & nous fûmes applaudis. Nous affichâmes double à l'instar des Comediens de Paris; la tentative eut un heureux succès. Le Roüanois s'oublia & trancha genereusement du Parisien. La circonstance de cette grande Piéce, qu'on nous redemanda plusieurs jours de suite, fut un obstacle à ma satisfaction, il s'en passa plus de huit avant que Fanchon pût trouver le loisir nécessaire pour contenter mon empressement. Pendant cet intervalle le Logis changea de face pour quelque tems, pour un incident assez particulier.

Ma Mere veilloit avec exactitude sur tout ce qui pouvoit perpétuer dans la Maison l'abondance que mon économie & mon renoncement aux plaisirs tumultueux y entretenoient. Le hazard lui presenta l'occasion d'augmenter notre bien-être, elle en profita. Elle avoit jadis lié connoissance à Paris avec un Commis qui de l'Antichambre d'un Ministre s'étoit glissé dans un Bureau. Ce jeune homme possedoit quelque talens, mais qui quadroient peu à son état. Chanter avec grace, danser passablement, chérir sa figure, c'étoit là les seuls titres qui justifioient la perception de ses appointemens. Quelque superficiels que fussent ces avantages,

ges, il résolut de les faire servir à sa fortune, & il y seroit parvenu si la prudence eut reglé ses démarches. Le peu de Musique qu'il avoit, lui donna accès chez un riche Orfévre, dont la femme aimoit tout ce qui sçavoit chanter. Elle prit du goût pour ce Musicien de courte fabrique, & résolut de le donner pour Maître à une Fille unique assez jolie qu'elle avoit. Soit qu'il y eût déja du penchant, soit par obéissance, la petite Louison se prêta de bonne grace aux volontez de sa Mere, qui de son côté se félicitoit d'un choix si rempli de discernement. Il n'y avoit point de déboursez à faire, il n'en coutoit que quelques soupers. La Fille faisoit des progrès sensibles: que de motifs pour arracher le consentement du Pere moins indulgent, ou plus prévoyant que son imprudente femme; on le détermina cependant, & Monsieur de Beaulieu devint commensal de ce logis, où bientôt on le vit necessaire. Les parties de plaisirs vinrent égayer la Musique, que la présence du Papa contristoit. Beaulieu paroissoit en faire les frais, mais l'argent du bon-homme que sa fille détournoit étoit l'ame de ces Pélerinages amoureux, Louison en étoit l'objet; son Maître insinuant & flateur avoit trouvé son

cœur ſans prévention, il lui avoit été facile de s'en emparer. En fait d'amour les premieres impreſſions vont loin. Bien-tôt Louiſon ſçut chanter ſur une note qu'elle n'avoit pas trouvé dans ſes Livres. La Mere ignoroit peut-être les progrès de ſa Fille. Cependant la médiſance a publié qu'elle avoit choiſi Beaulieu pour ſon Gendre, & qu'en attendant qu'elle put y déterminer ſon mari, elle toleroit certaines privautez dont elle devoit prévoir les conſéquences. D'ailleurs, étoit-il impoſſible que la conſommation prématurée du mariage en accelerât les formalitez. Le conſentement quelque forcé qu'il ſoit, eſt toujours un conſentement, & le tems porte remede à tout. Nos Amans ennuyez de la longueur du délai, prirent l'eſſort, & crurent trouver dans le pays Etranger la liberté que les Loix de la Patrie refuſoient à leurs amours. Ils ſe tromperent. Louiſon en Fille prévoyante avoit fait maiſon nette. Ils voyagoient avec aiſance. L'Angleterre fut leur premier azile. Un Irlandois les maria, ſur le certificat duquel il ſe donnerent en Public pour mari & femme. Le Pere plus irrité que conſternez fit des perquiſitions. L'affaire avoit éclatté, on ſuivit les fugitifs à la poſte, & l'on découvrit

couvrit leur retraite. Ils en eurent le vent, mais pour cette fois ils sçurent se soustraire à l'orage. Un Vaisseau Hollandois qui faisoit voile pour Rotherdam les prit à son bord, & les mit à terre à Ostende, où il avoit ordre de toucher. De cette derniere Ville ces Amans perfécutez se rendirent à Bruxelles, & virent en passant Bruges & Gands, c'est ce qui les perdit. Leur départ fut annoncé, on les attendoit à Bruxelles. La tendre Louison eut beau reclamer la foi du mariage, elle se vit arracher à son imprudent Epoux, pour rentrer sous la dommation d'un Pere impitoyable, qui lui fait encore actuellement expier dans un refuge les saillies d'un Amour mal conçu, & plus mal exécuté. Les malheurs de Beaulieu ne se bornerent point à la perte de sa femme & de la meilleure partie des effets qu'elle s'étoit approprié en avancement d'hoirie; son prétendu Beau-pere le poursuivi extraordinairement; il s'étoit rapproché de Paris pour donner plus de chaleur aux sollicitations de ses protecteurs & de ses Amis; mais le crédit des uns & les soins des autres échouérent contre les ardentes poursuites de l'Orfévre. Et Beaulieu ayant été contumacé, eut le chagrin d'apprendre qu'un

Arrêt infamant l'avoit condamné aû gibet: en qualité de féducteur, de Raviſſeur & de voleur.

Il étoit rentré en France par la Normandie, la Langue Angloiſe qu'il parle aſſez facilement le faiſoit paſſer pour Etranger; il y avoit déja quelques jours qu'il étoit à Rouen quand ma Mere en fit la rencontre. Ils renouerent connoiſſance, & il lui confia ſes peines. Elle le vit en état de faire de la dépenſe, elle lui offrit au Logis une retraite qu'il accepta. Ignorée de tous les mortels, Beaulieu y paſſa près de ſix mois, & ne nous quitta que quand ce fulminant Arrêt l'eut mis dans la dure néceſſité de renoncer pour jamais à ſa Patrie. Je l'ai perdu de vûe depuis cette époque ſi mémorable pour lui, il repaſſa en Angleterre. J'ignore actuellement s'il exiſte encore. On à prétendu que certains Religieux très-connu par leur avidité pour les Succeſſions, avoient allumé le feu de la vengeance dans l'ame du pere de Louiſon, qui étoit leur voiſin; que les jeunes gens avoient été arretez par le moyen des correſpondances de ces bons Peres, dont les Confreres tiennent le haut bout en Flandre, & que la plus grande gloire de Dieu les avoit porté

à don-

à donner au bon homme des conſeils d'exhérédation, dont ils devoient profiter, en conſéquence des ſervices qu'ils lui avoient rendu dans la pourſuite de ce Procès. C'eſt au Public à juger ſi ces préſomptions ſont bien ou mal fondées, mon caractere n'eſt point déciſif.

Le Lecteur trouvera bon que je reprenne haleine, & qu'en terminant à cet évenement la Seconde Partie de mes Avantures, j'attende ſon Jugement, pour donner la troiſieme.

Fin de la ſeconde Partie.





